Erzählung und Beurtheilung

der neuesten

Versuche

einiger

Ex Jesuiten

in Bruchsal, Heidelberg und Strasburg, die Barbarei in Deutschland einzuführen.

Herausgezogen

aus

A. L. Schlözers Briefwechsel

46ten Heft.



A. L. Schlözer's

Briefwechsel

XLVI. Heft.

40.

Aus dem Elsaß, 27. Febr. 1781.

Mardy le 18 *d'Avril* 1780, Mr. *Treitlinger*, Recteur actuel de l'Université, accompagné de Mr. *Lorenz*, D. & Prof. en Theologie, comme Doyen actuel de la Faculté, & de Mr. le Prof. *Müller* comme Membre de la même Faculté & Recteur du Semestre précedent, se sont rendus à *Muzig* au château de S A. E. Mfgr. le Cardinal de *Rohan*-Guemené, Prince-Evêque de Strasbourg, en conséquence d'une gracieuse Lettre que deux jours auparavant Mfgr. a fait écrire à Mr. le Recteur par Mr. *le Fevre* son Conseiller Intime, & par laquelle il lui fait savoir que S. A. E. desiroit s'entretenir avec lui & avec le Chef de la Faculté de Theologie.

Introduits dans le Cabinet du Prince bientôt après que six Conseillers de *Colmar* en furent sortis, Mr. le *Recteur* fit une harangue dans laquelle il félicita S. A. E.

témoigna par les mines les plus gracieuses son approbation. Là dessus le Prince prenant la parole, dit:

"Qu'Il nous avoit invité à cet entretien, parce qu'il a pour objet des choses que son égard pour nous & son amour pour la paix & la bonne intelligence entre les deux Religions l'avoient empêché de nous faire dire par d'autres, persuadé comme Il étoit qu'aucun délégué n'auroit usé de la douceur & des ménagemens avec lesquels Il se proposoit d'étouffer tout germe de division. Que par toute se conduite Il croit avoir déja donné des preuves suffisantes de sa disposition tolérante & pacifique; pour laquelle même Il étoit si bien renommé, que tout recemment les *Protestans* des *Cevennes* ont reclamé sa protection en faveur de quelques uns de leurs Ministres emprisonnés, qu'Il s'est emploié à cet effet auprès du Marechal *d'Harcourt*. Que par une suite de ces mêmes sentimens Il de l'eloignement pour les disputes Theologiques, parcequel'aigreur & la chaleur qu'on y met souvent, ne fait que desunir davantage les esprits. Que conformément à ce principe Il avoit déja plusieurs fois fermé les oreilles aux plaintes des *Zelateurs*, mais que quand on Lui crie trop haut à l'oreille, il faloit enfin entendre. Que *deux Theses* soutenuës à notre Université, avoient eprouvé de bien sinistres interpretations; que les mauvaises impressions qu'elles ont faites, étoient même parvenuës à la connoissance du *Roi*. Que pour prévenir toute suite des-

roule ſur la *Coſmogonie* de *Moïſe* *); qu'on y avoit trouvé reprehenſibles différens paſſages qui ſemblent annoncer une incertitude du Texte de Moïſe; que les aſſertions qui ſ'y trouvent ſur l'age plus reculé de notre Globe & ſur le Déluge, n'auroient peut être pas fait ſi grande ſenſation, ſi l'on ne préparoit actuellement une Cenſure du Livre de Mr. de *Buffon* ſur les Epoques de la Nature. Que cependant pour Lui *Il paſſoit là deſſus.* (En diſcant cela Il remit ſur la cheminée la Theſe qui avoit des cornes à quelques feuilles). Mais, (ajoûta-t-Il, en prenant la Theſe de Mr. *Lorenz* **) ce qui Lui avoit fait infinement plus de peine, c'étoit la propoſition qui ſe trouvoit dans la Theſe de Mr. *Lorenz* p. 40. (Ella étoit ſoulignée dans l'exemplaire du Prince). Là deſſus Il ſe mit à la lire haut & diſtinctement: (on l'inſere ici)

Cum longe maxima pars hominum moriantur infantes, infantes autem ſiue ſint baptizati ſiue non-baptizati, ſiue chriſtianis parentibus ſiue *infidelibus* geniti, cum non defectus ſed contemtus baptiſmi damnare omnino praeſumendus ſit (quicquid hac de re *Patrum rigor*, non conſulta ſatis rationis ſane et Euangelii luce, in contrarium ſenſerit), probabiliter admodum ſint meriti Chriſti, & per id regni coelorum, participes: ſequitur inde, numerum ſaluandorum, eorum, qui aeternae damnationis poenas meritas luent, catalogum infinitum ſuperare.

S. A. E. aiant appuié ſur les Paroles ſoulignées,

ſon Diſcours en diſant: "Que jusqu'ici on avoit été perſuadé que nous admettons la néceſſité indiſpenſable du Batême; que ce point nié ou revoqué en doute autoriſeroit l'indifferentisme; qu'on ſçait bien que les Proteſtans ne ſçauroient ſouſcrire à la maxime reçuë parmi les Docteurs de la Communion de Rome, que hors de l'Egliſe Catholique il n'y a point de ſalut, mais qu'on regarde comme contraire aux principes des deux Religions de ſoutenir que les Enfants des infideles peuvent obtenir le ſalut ſans le Sacrement du Bateme; qu'on n'ignore pas que les Docteurs Proteſtans ſont portés à concilier les dogmes de la foi avec les principes de la Raiſon, & qu'il leur ſemble contraire aux notions que la Raiſon nous donne de la Juſtice & de la Miſericorde de Dieu d'exclurre de la felicité de la vie avenir des Enfants qui par le malheur de leur naiſſance meurent privés de ce moien de grace; mais que néanmoins les Proteſtans reconnoiſſent l'imputation du Peché d'Adam qui ſemble auſſi difficilement ſ'accorder avec la Juſtice & avec la Bonté de Dieu; qu'ainſi on devroit être d'accord ſur l'incomprehenſibilité de ces choſes & ſoumettre la Raiſon à l'autorité de la Revelation".

Là deſſus Mr. le Prof. *Müller* prenant la parole dit: "Que la doctrine conſtante de nos Egliſes a été de tout tems que le Sacrement du Bateme eſt d'une neceſſité de

idées juſtes; que nous regardons cette doctrine comme une conſéquence de l'univerſalité du Mérite de J. C. dont les effets propitiatoires ſ'étendent ſur tous ceux ſur qui ſ'eſt étendu la peine du péché d'Adam, ſelon la doctrine de S. Paul; que cette bonne eſpérance du ſalut des Enfans des infideles ne deroge aucunement à la doctrine de la Néceſſité du Bateme".

Mr. le D. *Lorenz* ajouta: "que notre Egliſe rejette la doctrine de Sociniens qui traita ce Sacrement de ſimple ceremonie exterieure d'initiation; & qu'elle a en horreur la doctrine des Fanatiques qui ſ'élevent contre la néceſſité de ce Sacrement par une ſuite du mépris qu'ils ont pour tout moyen de grace hors leur lumiere intérieure".

Là deſſus le *Prince* prenant Mr. *Lorenz* par la main lui dit: "Vous avez donc en horreur les doctrines qui rejettent la Néceſſité du Bateme"? Certainement, Monſeigneur, *Lui répondit Mr. Lorenz.* "Fort bien, fort bien, *repartit le Prince*, nous ſommes donc d'accord enſemble par rapport à cela; ainſi comme nous convenons en ce qui eſt eſſentiel, faites en ſorte que cela paroiſſe, & voilà tout ce que je Vous demande pour Vous juſtifier aux yeux du *Roi:* mettez à la prèmiere occaſion cette propoſition: *que* le Bateme eſt *de premiere neceſſité*, mais n'y ajoutez point d'interpretation.

Mr. *Lorenz* fit une inclination. & Mr. le *Recteur*

vations multipliées sur la structure intérieure de la Terre leur semblent annoncer un age plus reculé de notre Globe: que, sans souscrire à cette induction, l'Auteur n'a fait qu'une assertion hypothetique, limitée à la condition, si des experiences claires conduisoient irrefragablement à ce resultat; qu'alors l'autorité de Moïse seroit en sureté, parceque le Texte Hebraique n'exclud pas la supposition que notre Globe a été long tems submergé, & que cette submersion est l'effet d'une revolution qu'il a subie: que l'explication qu'on donne du Texte de Moise relatif au Deluge, revient à peu près à celle qu'en a fait le Cardinal *Cajetani*; qu'ainsi l'Auteur a pu croire de bonne foi que même au jugement de l'Eglise Catholique Romaine il n'encourroit pas l'accusation d'Heterodoxie".

A' ces paroles le *Prince* sourit & dit: "Un Cardinal est Electeur du Pape, mais il n'est pas Pape ni Apotre"; & en même tems pour faire sentir qu'Il ne demande point d'explication ultérieure, Il se tourna pour prendre sa Canne, puisque quelques momens auparavant un domestique étoit entré pour Lui dire qu'on L'attendoit à la Messe.

Après quoi Il revint aux assurances de ses sentimens pacifiques & nous protesta de sa sincere intention de n'attenter jamais à nos droits & libertés. "Je ne vous ai fait

Oui, *reprit le Prince*, le regne des Rohans a été favorable aux Proteſtans; Leur caractere doux & liant leur a gagné les coeurs: j'ai déja eu occaſion d'aſſurer le Roi que les Lutheriens de l'Alſace ſont auſſi fideles ſujets que les Catholiques".

Après cela nous fimes notre reverence en nous recommandant encore à la haute protection de S. A. E.

Bientôt après nous fumes invités à diner.

Mr. le *Recteur* fut placé à la premiere Table, Mr. *Lorenz* & Mr. *Müller* à la ſeconde.

Après diner on ſe tint encore quelque tems à l'Antichambre, où le *Prince* nous approcha encore une fois. Mr. le *Recteur* Lui témoigna la plus vive reconnoiſſance de la gracieuſe reception & de la genereuſe compoſition de cette affaire; mais à peine ce point fuit-il touché, que le *Prince* interrompit & dit: "Tout eſt dit, je n'y penſe plus". Sur quoi nous fimes encore une profonde inclination & ſortimes.

On a oublié ci-deſſus de remarquer, que le *Prince* nous dit entre autres, qu'il avoit parlé de cette affaire à Meſſieurs les *Conſeillers* de *Colmar*, qui venoient de ſortir de ſon Cabinet, & qu'il les avoit priés, au cas que des Catholiques la-haut voudroient faire ſonner les plaintes contre la doctrine de Proteſtans, qu'ils aient ſoin de diſſiper tout nuage & de faire [illegible] compo-

und aus Dankbarkeit will ich etwas dazu beitragen. Ich halte es also für eine Schuldigkeit, Ihnen von zwey Begebenheiten sichere Nachrichten und Urkunden zu übermachen; und will so viel möglich dem Geist der Parteilichkeit, der Sie leicht irre machen könnte, vorkommen.

Die erste Begebenheit ist wegen Einfürung der neuen Gesangbücher in den königl. Preußischen Staten. Sie werden sich erinnern, daß der König vor ungefer 2. Monaten durch die Berliner Zeitung bekannt machen ließ, daß Er neue Gesangbücher in seinen Staaten eingefürt wissen wollte, und daß selbige mit Anfang des 1781sten Jars würden zu Berlin zu bekommen seyn. Unser weiser Monarch, dessen tätiger Geist alle Gegenstände umfaßt, die dem Gemeinen Wesen nützlich seyn, und den MenschenVerstand erleuchten können, hatte sich unter andern nützlichen Einrichtungen vorgenommen, die in unsern protestantischen Kirchen bisher üblich gewesenen deutschen Lieder abzuschaffen, weil selbige durch die Länge der Zeit fast unverständlich geworden sind. Es ist unläugbar, daß die deutsche Sprache seit 200 Jaren sich sehr verändert, und eine größere Vollkommenheit erhalten habe; daß folglich die erhabensten Gedanken durch einen schon längst verworfenen Ausdruck oft lächerlich gemacht, und die edle Absicht des Gottesdienstes dadurch vereitelt werde. Diesem Uebel suchte der König vorzukommen, und wünschte daher [illegible] Lieder, aus Gel-

Aber sollten Sie wol glauben, daß sich ganze Gemeinden in Berlin geweigert haben, diese Meisterstücke der Dichtkunst anzunemen? und weder den Namen noch die Häußer der würdigsten Männer, eines Spalding, eines Silberschlag, eines Teller, verschonet haben? Zur Ehre der Menschheit will ich die Excesse mit Stillschweigen übergehen, die sich der SchwärmerGeist des Volks bei dieser Gelegenheit erlaubt hat. Genug, diese würdigen Männer sind kaum ihres Lebens sicher gewesen: und woher diese Verfolgung? weil sie die neuen Gesangbücher angenommen, und ihren resp. Gemeinden vorzüglichst empfolen hatten; kurz, weil sie einen verfeinerten Geschmack haben, und solchen in den Gottesdienst einfüren wollten. Wenn dergleichen Ausschweifungen in dem Lande geschehen wären, wo nach der Aussage eines Ungenannten in Ihrem Heft XLII, der Hr. P. General der Kapuciner einen so glücklichen Fang gemacht hat; wenn ein blindes Volk die Fenster des Verfassers der Nachricht wacker eingeschlagen hätte; so würde ich mich darüber gar nicht wundern: ich würde nur diesen Ehr- und Warheitliebenden Pfarrherrn beklagen, daß er am BodenSee leben müße. Aber in der Stadt Berlin, wo eine Akademie der Wissenschaften ist, wo die Seelsorger erleuchtete Männer sind, und die Jugend weit von allem Aberglauben unterrichtet wird; — daß dort, wegen Abschaffung unverständlicher KirchenGesänge, ein Aufrur entstanden sei, daß ein Teil

CabinetsResolution für den Kaufmann Opitz als Deputirten der vier Gemeinden der h. Dreifaltigkeit, St. Gertraud, Cöllnischen Vorstädten, und Jerusalems Kirche zu Berlin.

[Ist schon oben Heft XLV S. 199 abgedruckt. Beide Copeien stimmen aufs genauste mit einander überein, folgende unerhebliche Varianten ausgenommen:

Z. 3. ReligionsSachen für: ReligionsGebräuchen.
Z. 8. unveränderlichen für: unverbrüchlichen.
Z. 18. und vernünftiger, auch für: vernünftiger, und.]

Nun komme ich auf die zweite Begebenheit, die nicht minder Aufsehen macht, worinnen aber der König nicht so leicht nachgeben wird: nämlich auf die Einschränkung der übertriebenen KaffeSucht in den königl. Preußischen Landen. Sie werden aus der Inlage sehen, wie gnädig sich unser großer Friederich gegen die MaterialHandlung herabgelassen hat, und selbige als ein gütiger LandesVater zurecht weißen müßen, ohne sich in seinem Vorhaben stören zu lassen.

„Aus der anderweitigen Vorstellung der hiesigen Material-Handlung vom gestrigen Dato, wegen der bevorstehenden Veränderung des KaffeHandels, ergibt sich, daß dieselbe die Landesväterliche Absicht Sr. Königl. Mit hierunter in ihrem ganzen Umfange nicht erkennet; dahero wollen Höchstdieselben ihnen solches hiermit näher bekannt machen.

Zu dem Ende muß gedachte MaterialHandlung wissen, daß

sich auf den Gränzen eingefunden, und zu deren Begünstigung Feuer auf die Accis-Officianten und Aufseher gegeben haben. Beide aus einem uneingeschränkten KaffeHandel entstandene, und täglich überhand nemende Uebel, sind also die einzigen Ursachen, welche Höchstdieselben auch um so weniger davon abzugehen bewegen, als der MaterialHandlung, anstatt sich mit dergleichen schelmischem Handel weiter abzugeben, noch viele andre Waren, als Hämmel, Kälber, Schweine, und andres Schlachtvieh, so wie auch Gewürze, Butter, Eier 2c. 2c., übrig bleiben, welche sie aus den übrigen königl. Provinzen auhero schaffen, und dadurch diesen Abgang von Kaffe in ihrem Handel auf eine dem Vaterlande weit vorteilhaftere Art ersetzen können. Berlin, den 14 Jan. 1781.

Friederich.

Sie müßen nicht glauben, daß die Einfur des Kaffe deshalb verboten, und der Transito nach fremden Ländern gehemmet sei: der KaffeHandel gehet, wie vorher. Nur wegen der einheimischen Consumtion sind neue Masregeln genommen worden, um selbige so viel möglich einzuschrenken, und die Contrebande zu erschweren. Nur gewisse Kaufleute, die man königl. *Entrepreneurs* nennt, haben die Erlaubnis, den Kaffe ungebrannt zu verkaufen: die andern Krämer dürfen nur mit gebranntem Kaffe handeln, und müßen denselben ...

alle Weise erschweret. Sie müßen ihn fast noch einmal so teuer bezalen wie vor, und können ihn nur gemalen und Lotweise bekommen. Das geschieht, um die erschreckliche Contrebande, die damit gemacht wurde, aufzuheben, und damit schlechte Leute, die sich auf diesen schelmischen Handel legten, gezwungen werden, ihre alte Profession wieder zu ergreifen, und dem Vaterlande auf eine nützliche Art zu dienen. Denn wollten auch dergleichen Schleichhändler in ihren Häußern Kaffe brennen; so werden sie durch den penetranten Geruch desselben bald verraten, und mit einer 3järigen Festungs-Strafe belegt werden. Daher sollen Schniffelers auf den Gassen Tag und Nacht herum gehen; und wo sie riechen, daß Kaffe gebrannt wird, sollen sie sich den BrennSchein zeigen lassen. Ist kein Schein vorhanden: so versteht es sich von selbst, daß der Kaffe confiscirt, und der Täter gestraft wird. Weil aber die AccisOfficianten nicht hinlänglich sind, eine große Stadt und das platte Land in dem Umfang einer halben Meile durchzuschniffeln: so soll eine Anzal Invaliden dazu abgerichtet werden. Ein Teil der Confiscation wird ihnen als eine Belonung zuerkannt, und überdies hat ein solcher Invalide monatlich 6 Rthlr. Tractament.

Nun haben Sie die ware Geschichte der neuen Kaffe-Einrichtung in den Preußischen Landen, und zugleich einen neuen Beweis von der StatsKlughei[illegible]

Aus dem Kaffe[illegible]

könnte, wird am Ende der einzige seyn, der unmerklich die Invaliden auf seine Kosten wird erhalten müßen.

Diesen Brief — — belieben Sie Ihren Lesern mitzuteilen, und sich zugleich von der Hochachtung rc. rc.

A. v. F.

"*Déclaration* du Roi concernant la Vente du *Caffé brulé.* — Königl. Preußische allergnädigste Declaration, den Verkauf des gebrannten Kaffe betreffend". De Dato Berlin, 21 Jan. 1781. Gedruckt bei Decker. 5 Bogen in Fol. Enthält 25 Artickel, von denen auch ein kurzer Auszug gedruckt, und an allen öffentlichen Orten angeschlagen worden ist. Das Französische ist das Original, das ihm zur Seite stehende Deutsche aber sichtbar nur eine Uebersetzung. — Der Kaffe ist also jetzo im Preußischen ein KronMonopol (wozu er sich auch, nach den sonftesten FinanzGrundsätzen, qualificiret). Und der Zweck dabei ist, I. die Consumtion zu vermindern, II. eine neue Revenüe zu erhalten, die den Invaliden angewiesen ist.

Zugleich eile ich, obige Nachricht Heft XLIV. Num. 22. S. 129, durch folgenden Extract aus einem andern Schreiben vom 26 Febr. 1781 zu berichtigen. "Die Stelle aus meinem Briefe paßt nicht ganz auf die Städte im Halberstädtischen, wenigstens auf Halberstadt selbst nicht: denn dort hat das Pf. Kaffe gewönlich 10 Ggr. gekostet, weil das Defraudiren, bei der hohen StadtMauer und größeren Aufsicht, teils schwerer teil gefärlicher war. Noch vor 2 Jaren ward ein KaffeDefraudant von der Schildwache auf der Mauer erschossen. Durch die jetzige Einrichtung des Kaffe- [illegible] Preiß mit einmal beinahe auf alterum tantum

wärtige Kaufleute verwiesen worden, von denen, auf Veranlassung jener falschen ZeitungsNachricht, hier wirklich Nachfrage geschehen war.

Diese alte beigehende Verordnung [2 Bogen in Fol., unterschrieben T. H. L. v *Walbeck*] hat 12 Artickel. I. Jeder Bürger, HandwerksGeselle, Bauersleute, Gesinde ꝛc. sollen sich des KaffeTrinkens enthalten, bei Strafe für jedesmal 6 Mſl. II. Keiner, der mit Kaffe handelt, soll bei 20 Rthlr. Strafe künftig a) gebrannten, oder gar b) gemalten in seinem Laden füren, und c) an rohen Kaffebonen unter 2 ℔ an jemanden verkaufen. III. Auf die sonst freien Jarmärkte sollen keine KaffeMülen und KaffeBonen zum feilen Verkauf gebracht werden. IV. Diejenige, denen hiermit der Gebrauch des Kaffe untersagt wird, sollen sich binnen 3 Monaten ihres KaffeGeschirrs, so gut sie können, entledigen; sonst wird es nachher confiscirt. V. Auf den Dörfern darf von Ostern an gar kein Kaffe mer gefürt werden. VI. Die Gastwirte zalen 6 Mſl. Strafe, wenn sie außer den Reisenden auch andern Kaffe geben, oder selbst trinken. VII. Ein Schleichhändler zalt 20 Rthlr. Strafe, oder steht 2 Stunden lang am Pranger. Für die, so sich in den gekauften Kaffe geteilt, 6 Mſl. Geld-, oder 2 Tage Gefängnis-Strafe. VIII. Hauswirte, die ihrem Gesinde Kaffe geben, — 6 Mſl. Die ihn genossen, — auch 6 Mſl. Gesellen ꝛc. die ihn fodern oder einbedingen, — 24 Stunden Gefäng-

noch ihm etwas davon wißig sei. Ein Hausherr muß hierunter für seine HausGenossen mit einstehen. XII. Wird er überfürt, oder will er nicht schwören: so zalt er binnen 3 Tagen die Strafe, oder es erfolgt Execution, oder 2 Tage Gefängnis. Gesteht er: so muß er zugleich angeben, woher, von wem, und wie viel Kaffe er bekommen, um auch den Geber oder Verkäufer straffen zu können. — Alle Jar soll die Ablesung dieser Verordnung von den Kanzeln, den 1sten Sonntag nach Ostern und Michaelis, widerholt werden.

In der Einleitung wird zur Ursache hauptsächlich angefürt: der allgemeine GeldMangel, und die schlechten Zeiten, als eine Folge von dem allgemein und übermäßig eingerissenen KaffeTrinken; nebst dem, daß dadurch järlich eine ungeheure Summe Geldes außer Landes gehe *

* Zur Antwort an Hrn. —: "Die HessenCasselsche Verordnung gegen den Kaffe habe ich noch nicht auftreiben können; und ob außer Hildesheim, Hessen, Hannover, und Preussen, auch andre Regierungen dergleichen Verbote ergehen lassen, ist mir unbekannt. — In der Preußischen Verordnung S. 1 und 5 findet sich die Stelle: . . . Sa Majesté a resolu de faire brûler dans des atteliers publics, *ainsi qu'il se pratique avec succès depuis longtemps en Angleterre*, tout le Caffé destiné pour la consommation, tant des villes que des campagnes du Royaume. . . . S.

Als neues Handbuch der Geschichte und Statskunde von Spanien (denn von diesem Reiche allein handelt dieser erste Teil), gehört das Buch nicht hieher.

Aber als ein mit ächtem historischen Geschmack verfaßtes, deutsch geschriebenes, und durch landesherrliche Macht eingefürtes SchulBuch, wird es eine deutsche StatsMerkwürdigkeit in den Augen aller, welche wissen, daß die Magni Statores *Barbariei* ehedem, aus triftigen Gründen, in vielen Gegenden Deutschlands, die neuere Geschichte von den Schulen gänzlich ausgeschlossen, und die alte auf eine jämmerlich pedantische Weise dociret haben.

Und endlich wegen der sehr vielen, freimüthigen, gegen Intolerauz und Hildebrand.rei eifernden Stellen, erhält das Buch gar die Würde eines Phänomens, das nicht nur dem, auf Hontheims und Schmides, d. i. der historischen Warheit, lichten Pfaden beherzt einherwandelnden Verfasser, sondern auch den angeordneten Censoren, vor allen aber dem großen Fürsten, der Aufklärung tätig ermuntert, und deren Werkzeuge mächtig schützt, wahre Ehre bringt.

Zwar alle diese freimütigen Stellen sind nichts weniger als neu, sondern seit mer als 100 Jaren, schon in unzälichen — ich meine nicht, protestantischen, sondern — katholischen französischen und italienischen Büchern, gedruckt, oft cum approbatione Superiorum gedruckt, oft weit derber ausgedruckt, worden. Allein, in viele Gegenden Deutschlands haben bekanntlich ... oder vielmer

worden war: da nam die Barbarei Reisaus, und flüchtete —, aber nicht aus dem Lande, sondern — ins Heiligtum flüchtete die Freche, faßte die Hörner des Altars, und winselte "Kätzerei" propositiones *scandalosae*, piarum aurium offensiuae, *haeresi proximae, haereticae*)! und schwache Censoren liessen sich betäuben von dem Gewinsel! Dadurch geschah es, daß es in einigen Bezirken unsers Reichs so **finster** wie in Spanien blieb, wärend dessen es in andern **heller** wie in Frankreich war: eine Erscheinung, die so manchem Reisenden unbegreiflich war.

Unter allen den neuen Wissenschaften, die man in unsern Tagen, in hohe und niedre Schulen, teils wirklich eingefürt hat, (wie in Oesterreich, Mainz, Münster, Fulda rc. rc.), teils einzufüren versucht hat, ist keine Klasse, gegen die sich die Barbarei so heftig sträubt, als die **historischen** Wissenschaften: aber wirklich hat sie auch Ursache dazu. So lange man nur dogmatisch focht, blieb der Streit immer unentschieden; jede Partei warf mit Distinctionen, Propositionen, Kunstwörtern, um sich, die brav aufs TrommelFell fielen, aber weder den Verstand noch das Herz trafen: also blieb jeder in seinen Vorteilen. Nun aber erscheint **Geschichte** wie bewaffnete Neutralität; ist weder protestantisch noch katholisch, weder Kätzerin noch Rechtgläubige, sondern blos Geschichte; nimmt selbst keine Partei, behauptet aber ihre eigene, d. i. das Recht, ihre LandsProducte (Tatsäche) beiden [illegible]

dium werden könnte: welches alles aber, ihr, der Barbarei, das Messer an die Kehle setzen, hieße — —

Eine änliche Erscheinung ist folgendes Lehrbuch von Salzburg:

Abriß der Universalhistorie, zum Gebrauch der akademischen Vorlesungen, von P. Augustin Schelle, Benedictiner von Tegernsee, Prof. der prakt. Philosophie, Universalhistorie und or. Spr. auf der erzbischöfl. Universität zu Salzburg. Erster Teil. Mit Erlaubnis der Obern.

Salzburg, gedruckt und zu finden in der Hof- und akademischen WaisenHaus Buchhandlung. 1780. 8. 392. Seiten.

Auch in Jnspruck soll der Geschichte, durch die Bemühungen der Hrn. Schwarzl, Michaeler, und andrer dortigen gelerten Männer, eine gleiche glückliche Revolution bevorstehen.

44.

ExJesuitische Versuche,
die Barbarei in Deutschland wieder einzufüren.

Was die Hrn. Exjesuiten in dem fernen Lissabon, Rom, und Polotsk, teils wirklich tun, teils gerne tun möchten: damit amusiren oder ennuyiren uns unsre deutsche ZeitungsSchreiber fast wöchentlich. Aber was einige dieser

glücklich machen wollen: nun wird es Zeit, wird es Recht, wird es Pflicht, ein Wörtlein mit zu sprechen, um wo möglich noch früh genug, die höchsten, hohen, und niederen Behörden, auf diese ihre feindselige Anschläge gegen Deutschlands Erleuchtung und Befreiung, aufmerksam zu machen, damit solche die allerlezten Convulsionen ihres sterbenden Ordens werden.

Die Herren gehen nämlich damit um, noch ehe sie gänzlich von hinnen scheiden [1], I. die deutsche Sprache aus dem Schul- und UniversitätsUnterrichte zu verbannen, und dafür den ehemaligen Vortrag in der Sprache der Obscurorum Virorum, oder der unten folgenden Responsorum theologicorum, welche Sprache sie vermutlich Latein nennen, wieder einzufüren. Nun was das für ein herrlicher Behelf zur Aufrechthaltung der Barbarei sei, ist Reichskündig. In solchem Latein lassen sich quidditates und hæcceitates und plicktri und plecktri (und Zoten, siehe nachher) dociren; das geht in unsrer ungelerten (und schamhaften) MutterSprache nicht an, die hat nur Worte für Gedanken: und wagte einer, die quidditates (und Zoten) deutsch zu übersetzen; so würde der Lehrling rebelliren, (und der verblichne Busembaum selbst tot werden müßen).

Sie scheinen II. besonders die protestantischen Lehrbücher von katholischen hohen und niederen Schulen verdrengen zu wollen, wo solche bisher, meist auf Landesherrlichen Befel, und notorisch nicht nur ohne Gefar und Schaden, sondern mit auffallendem Nutzen, statt der alten jesuitischen

gen die Verfasser dieser Lehrbücher, ihre protestantische Mit-Christen, kann nicht die Ursache davon seyn: sie dulten ja gar Compendia, die von blinden Heiden verfaßte worden sind (z. Ex. den Euklides); und trinken ohne Bedenken Wein, den reformirte Hände gebaut; oder griechische Füße gekeltert haben. Also muß der Grund hievon ganz wo anders liegen. . . .

Ganz vorzüglich III. gehen sie der philosophischen Moral zu Leibe, und wollen solche nicht weiter von der theologischen Moral getrennt wissen, beide aber wieder so tractirt haben, wie ihre Vorväter [3] taten, und der große Aufklärer des Münsterlandes [4] nicht leiden will.

Diese

---

gionsParteien gestiftet. Er hat gemacht, daß die Protestanten in ihren Büchern von der Art, behutsamer, unbeleidigender, und delicater im Ausdrucke geworden: dann wer wird nicht gerne lieber in 2en als in 1em Teile Deutschlands gelesen werden? Hiedurch gewann die Toleranz mer, als durch alle UnionsProjecte; und der allgemeine deutsche Patriotism wurde stärker angefacht, als durch alle BardenLieder.

3. — Ab uno disce omnes —! "R. P. *Hermanni* BVSEMBAVM *Soc. Ies.* Theologia Moralis. Nunc pluribus partibus aucta a R. P. D. *Alphonso* de *Ligorio*. . . . Editio post *duas* Neapolitanas *prima* Veneta. *Romae*, 1757. Superiorum permissu ac priuilegio. Dies ist ein Foliante von mer als 6 Alphabeten; dabei unausstehlich zu lesen; so wol der Sachen als des Styls wegen: und gleichwol — verschlungen ...

Diese 3 Facta liegen in den unten folgenden beiden Responsis am hellen Tage. Bei deren aufmerksamen Durchlesung wird der unbefangne Leser noch bemerken, 1) daß die Concipienten derselben von allen den neuen feinen Entdeckungen, womit Engländer, Franzosen, und Deutsche die Moral bereichert, und ihr zuerst eine Gründung gegeben haben, an die weder Aristoteles noch alle seraphische Doctoren je gedacht haben, gar nichts wissen und gar nichts verstehen. Man sehe nur die zum Teil komische und Busembaumisch-sinnliche Art an, wie sie die neuen Ideen, Selbstliebe, Lust, Vergnügen, Triebe, GrundTrieb ꝛc., in ihrer Sprache ausdrücken (*suarum appetitionum satietas, stimulus &c.*) 2) daß sie merere *Medium Aevums* Sätze, die außer ihnen niemand mer glaubt, so roh und zuversichtlich dahinstellen, als wenn solche noch alle Menschen glaubten (z. Ex. von der Armut der heutigen Mönche, von der Gottesfurcht der Kreuzfarer ꝛc.): Sätze, welche jetzo noch, A. 1780, dem deutschen Publico zu bieten, eben so respectwidrig und gegen alle gute LebensArt ist, als wenn man einem ernsthaften bejarten Manne ein SteckenPferd oder einen KlappKüsel zu seinem Zeitvertreib präsentiren wollte. 3) daß sie in allem, was Geschichte heißt, unermeßlich unwissend sind: ein Unglück, das um so viel trauriger wird, weil gerade die neuen Sätze, über welche sie zu richten sich unterstehen, meist [illegible] und Boden gewachsen sind, folglich [illegible] voraussetzen.

Und endlich, 4) daß sie diese ihre auf so vielfache Art beurkundete leidige Unwissenheit, welche sie sonst nur zu Gegenständen gelerten christlichen Mitleids machen müßte, zur Verläumdung und Verfolgung andrer rechtschaffenen, wirklich gelerten, und zum Teil in allgemeiner Achtung stehenden, noch lebenden Männer, gröblich mißbrauchen.

Die nun folgenden 4 Aufsätze sind aus einer Druck-Schrift in 4°, ohne Titelblatt, von 27 Seiten, treulich nachgedruckt. Ein deutscher Mann aus einem katholischen geistlichen Lande hat mir solche zu dem Ende zugeschickt. S.

I.

Nos Augustus, Dei Gratia *Episcopus Spirensis*, Ecclesiæ Principalis Weissenburgensis Praepositus, Sacri Romani Imperii Princeps, Comes de Limburg Stirum &c. &c.

Ex quo, Deo ita disponente, Episcopale Regimen suscepimus; id pro muneris nostri ratione in primis semper curis habuimus, ut doctrinæ tum in rebus Fidei tum Morum puritas, in Diœcesi nostra, omni, qua licet, ratione, sarta tecta servaretur. Atque proin, ubi primum damnatus *Isenbihlii* partus comparuit, ea de re non solum Facultatum Theologicarum, sed & ipsius *Sedis apostolicae* sententiam continuo expetiuimus, eandemque etiam, ubi primum a *summa Sede* lata fuit, in Dioecesi nostra promulgari curavimus. Ali[illegible] cretis a Nobis edit[illegible]

nem eiusmodi doctrinae, excitatum eſſe. Literis propterea paſtoralibus repetita vice doctrinae puritatem quam maxime commendauimus, editaque Conſtitutione Legem Concilii Tridentini, ne quid hiſce in materiis niſi praeuia venia approbationeque noſtra typis ederetur, renouauimus.

Cum vero, inſuper habita dicti Concilii Lege, & Conſtitutione noſtra Dioeceſana, imo etiam Legibus Imperii, a *Martino Wihrl*, Clerico noſtro titulari & Philoſophiae antea in Gymnaſio *Badenſi* Profeſſore, Theſes anno currente Badenae proteruia ſane ſingulari typis mandarentur, atque earum quaedam denuo Nobis cenſura dignae viderentur: nihil prius Nobis fuit atque antiquius, quam ut de iis quoque judicium Facultatum Theologicarum Catholicarum *Heidelbergenſis* & *Argentinenſis* expeteremus; quae poſteaquam ad Nos peruenerunt, ea uniuerſæ Dioeceſi noſtrae communicari volumus, atque hac occaſione iterato ſeueriſſimeque inculcamus, ne quis audeat vel e Cathedra vel alias quidquam docere, propugnare, aſſerere, quidquid ulla ratione doctrinae Catholicae, tum in rebus Fidei, tum Morum, puritati integritatique, que ex ſacra Scriptura, Conciliis, Patribusque tanquam genuinis fontibus, haurienda eſt, aduerſari videatur.

Cum vero quidam, nouaturiendi praecipue pruritu

"juxta receptum sanctorum Patrum & orthodoxae ac Ca-"tholicae Ecclesiae sensum, *vitatis noxiis nouitatibus & "suspectis opinionibus penitus omissis*, plebibus commissis "fideli cura tradant".

Caeterum ea, que aduersus dictum Wihrl decernenda adhuc sunt *, Nobis hisce expresse reseruamus.

Dat. *Bruchsaliae* in Curia Nostra Episcopali, die 28 mensis *Decembris* 1780.

Avgvstvs (L. S.)

Episcopus & princeps Spirensis

* Aus Baiern ist mir geschrieben worden, daß Hr. Prof. Wihrl aller seiner Würden entsetzt, und das Anathema über ihn in der ganzen Dioces gesprochen worden. F.

II.

Lehrsätze aus der praktischen Philosophie, verteidigt von Franz Anton Gall, aus Tiefenbronn, und August Schnitzler, aus Steinbach.

Baden, den 16 März 1780. [S. 3 — 9].

Anfangs 21 Lehrsätze aus der allgemeinen praktischen Philosophie, und dann 41 Lehrsätze aus der philosophischen Sittenlehre. Alle hieher zu setzen, ist nicht nötig: also nur die mit Sternchen bezeichneten.

* XVI. Sei Menschenfreund mit Weisheit; erfülle keine Wünsche, welche gemeinschädlich sind; diene nicht einigen mit dem waren Schaden mererer; verursache kein solches kurzes Vergnügen, welches ein dauerhaftes Uebel erzeugt: hilf vorzüglich denen, mit welchen du näher verbunden bist; vergiß endlich deine eigne Wolfart nicht über die Vorteile anderer: sind vernünftige Arten, die bei der Ausübung der Pflichten gegen andre zu beobachten sind.

* XX'I. Gründe, die wider die Vielweiberei streiten, haben von jenen, die für dieselbe angefürt werden, das Uebergewicht; gegen die Vielmännerei empört sich die Natur.

** XXXIV. Aus vernünftigen Begriffen von Gott erhellet, daß Ehrfurcht, Liebe, Dankbarkeit, Anbetung, und Vertrauen auf Gott, die unmittelbarste Folgen der Selbstliebe sind.

III.

Iudicium Theologicum HEIDELBERGense super quibusdam propositionibus, quae continentur in Thesibus, Disputationi propositis *Badenae 16 Martii* 1760 sub titulo: Lehrsätze . . . . Steinbach. [p. 10-20].

In priori parte *Thesis* XII hisce verbis concepta est: **Selbstliebe ist der einzige ursprüngliche Grundtrieb des Menschen.**

Expenditur sensus dictae Theseos.

Ob varias elabendi vias, quibus *amoris sui* defensores, tanquam anguilla manu pressa, euadere tentant, atque insuper [illegible] Thesium præter

ſui): Selbſtliebe heißt die Eigenſchaft des Menſchen, daß er ſein *Vergnügen* und ſeinen *Nutzen* zu befördern ſtrebt. Hoc eſt: Amor ſui eſt *proprietas* hominis, qua *ſuam animi* vel ſuarum appetitionum *ſatietatem*, *ſuamque utilitatem*, promovere nititur. Erit igitur amor ſui, tanquam *proprietas*, aliquid *habituale* & *permanens*; objecta vero huius amoris, deſideriorum & appetitionum ſatietas, & utilitatum augmentum, in quantum haec omnia *ipſi homini* bona ſunt.

II. §. 2, pag. 7, idem FEDERVS ait, daß in Rückſicht auf einzelne Arten von Begierden, der Wille Neigung, und in Rückſicht auf daher entſpringende Arten innerer oder äußerer Tätigkeit, Trieb genannt werde; h. e. quod comparate ſimpliciter ad deſideria, Voluntati *propenſionis*, comparate vero ad Actiuitatem, ſeu contentionem ea conſequendi variam, in- aut externam, inde ortam, eidem *ſtimuli*, *impulſus*, *incitamenti* (des Triebs) notio tribuatur. Ab his, tum propenſionibus, tum ſtimulis & incitamentis internis intra ipſam voluntatem exiſtentibus, diſtinguit FEDERVS *motiva*, pag. 10 §. 5 inquiens: die Beſchaffenheiten der Dinge, um welcher willen ſie begehrt und verabſcheut werden, nennt man Bewegg-ründe, Motive; videlicet *motivi* rationem in ipſa *objectorum*, quae appetimus aut auerſamur, conditione, haud vero in ipſa *potentiae appetentis* &c. affectione, conſtituens.

III. [illegible] auctor The-

ipſo ortu communicato & *congenito*, rurſum liquet ex Benedicto cit. §. 8, b, pag. 20. Wenn wir . . . . den Trieb zur Beſchäftigung ſo grad zu für einen urſprünglichen NaturTrieb annemen dürften ꝛc.; ubi τo urſprünglich, originarium, cum impulſu naturae, NaturTrieb, conjungit. Atque ita paſſim loquuntur hodiernae methodi Philoſophi. Conferatur inter alios Diſſertatiuncula: Selbſtliebe und Sympathie, von Anton Rau, impreſſa Heidelbergae 1778, ubi pag. 18 circa med. exponitur der Trieb der Selbſtliebe als ein von Gott in das Herz eines jeden gelegter unwiderſtehlicher Trieb; & pag. 22 in concluſione, daß Selbſtliebe urſprünglich in der Natur gegründet ſei. Ac ſane ſi quis τo urſprünglich non ad ipſum *ſtimulum* homini intrinſecum, ſed ad *actiones* inde ortas, referre vellet, hae actiones *originarie* eſſent ex ſtimulo, non ipſe ſtimulus *originarius*.

Ex his praemiſſis ſequens ſupradictae Theſeos XII ſenſus eruitur: videlicet, amorem, quo homo *ſuarum appetitionum ſatietatem*, & *ſuarum utilitatum incrementum* (in quantum haec preſſe ipſi ſuppoſito ſeu perſonae hominis bona ſunt), proſequitur, eſſe originarium homini cum ipſo ortu congenitum, & communicatum ſtimulum & impulſum ſuarum appetitionum & actionum, & quidem *fundamenta*-[illegible] (GrundTrieb), ſiue caeterarum in ortu baſin & funda-[illegible] [illegible]ſnem: hunc vero ſtimulum ſeu [illegible] (ſinuia) a

agantur; vel eo sensu, quod hic amor sui ipsius sit *principium & norma fundamentalis unica*, secundum quam homo quisque appetitiones & operationes suas omnes ordinare, eodemque referre *debeat?* Sensus enim praeter hos duos alius, qui cum horum alterutro non coincidat, assignari nequit.

Si PRIMVM: falso id & contra Experientiam asseritur, neque *injuria* vacat erga tot clarissimos in omni republica quouis tempore viros, Principes, reipublicae Administros, viros apostolicos, qui amore in *Deum* ac proximum pleni, *suique* penitus immemores, Dei gloriae ac proximorum felicitati, vires, fortunas, famam, valetudinem, vitam ipsam, immolarunt, nihil sui uspiam commodi respicientes, sed eo se unice beatos reputantes, quod haec omnia Deo & proximo consecrare valuerint. Horum factorum exempla conquirere superuacaneum foret, cum pleni iis sint libri omnes, sacri & profani. Attendantur dumtaxat Apostoli, seruientes peste infectis, profecti ad bellum sacrum [1], S. Paulus cupiens esse anathema pro fratribus secundum carnem *&c.* Aut quinam sunt illi demum sententiae neotericae inuentores, aut prurientes nouitatum sectatores, qui omnium ejusmodi piissimorum ac strenuissimorum virorum sensum intimum euacuare,

1. Daß jeder *Seruiens peste infectis* ex amore *puro* handle, mag hingehen: obgleich alsdann auch jeder Pest-Medicus, und analogisch jeder Dachdecker, Ma[illegible] Worte, [illegible]

cuare, aut eosdem tanquam Hypocritas ementitae in conſpectu orbis ſimulationes incuſare, audeant? Non igitur, niſi *falſo* & *injurioſe*, dici poteſt, *amorem ſui* eſſe unicum & fundamentalem ſtimulum aut incitamentum, quo homines *de facto* omnes in ſuis appetitionibus & operationibus agantur.

Quodſi argutari quidem velint, omnes, quotquot Deo & proximo vitam & vires immolarunt, in hoc ipſo *bonum* aliquod *ſui* velut *reflexum* inuenire: reponitur. Imo, huiusmodi bonum *reflexum*, puta voluptatem animi, conſcientiae teſtimonium, aut etiam utilitatem inde in ſe ipſos redundantem *&c.*, eſſe aliquid *conſequens* ipſam eiusmodi actionem, etſi antea de amore aut bono ſui non cogitetur, neque illud intendatur, imo etſi quis contra omnem ſui amorem aut commodum diſerte proteſtaretur. Aliunde proin nimirum ex *conſcientia* recte facti, & conformitate cum regula morum altiore, ſicut ad quamlibet actionem laudabilem, bonum illud in iis caſibus conſequitur; nequaquam vero ex *amore proprio*, qui tum a cogitatione, tum intentione operantis abeſſe, imo ab hac excludi poteſt. Hinc ulterius. IIdo non apparet, cui bono huiusmodi ſubtilitates inanes, & reipſa falſae, per huiusmodi theſes *vernaculo* ſermone promiſcue omnibus etiam *indoctis* aut *ſemi-* ... quod *periculo* & *offendiculo*

... eſſet.

plexus, & veluti ad suos fontes reducens, *Matth.* XXVIII. 37, inquit: *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo ... Hoc est maximum & PRIMVM mandatum.* SECVNDVM *autem simile est huic: Diliges proximum tuum sicut te ipsum*, ubi amor Dei appretiative summus (ex toto corde), proin etiam ultra quodcunque bonum & commodum amoris sui, dicitur MAXIMVM ac PRIMVM, alterum vero de dilectione proximi & sui, SECVNDVM, & non tam aequale, quam simile priori. Ita diuinus Saluator; aliter vero Thesis loquitur. — *Reuelatam* vero doctrinam extra haec Decalogi praecepta si spectemus, *Luc.* VI 35 legimus: *mutuum date, nihil inde sperantes*, h. e. nullum inde amoris concupiscentiae bonum aut emolumentum spectantes; & *Matth.* V. 44: *Diligite inimicos vestros, & benefacite his qui oderunt vos, & orate pro persequentibus & calumniantibus vos* &c. Quae dilectio, beneficentia, & oratio pro inimicis, sicut sine reluctantis impulsus naturalis & amoris sui victoria fieri non possunt; ita amor sui, siue studium naturalis acquiescentiae, aut naturalis propensionis satietas, eorum regula & principium esse nequit. Plurima in hanc rem alia, ut hic tanquam in re manifesta, omittamus. Quodsi vero fortassis auctor Thesium sensum quoad hanc Thesin (idem est de pluribus aliis) alium intenderet, qui neque a versatis in doctrina morali & Theologia diuinando intelligi, neque ex obuio verborum sensu & idiomatis proprietate erui possit ...

tionum *propriarum* satietate, *propriae*que *utilitatis* promotione, tanquam unico, primo, & fundamentali principio & fine, ami terent.

Itaque Thesis supra posita XII, sub omni consideratione, secundum dicta, respectiue FALSA, INIVRIOSA, IVRI NATVRAE & REVELATIONI CONTRARIA ac PERNICIOSA *judicatur*.

EX SECVNDA Parte.

Thesis VI. Zeitliche Güter verachten, wenn man sie rechtmäßiger Weise haben kan, sie verschwenden, wenn man sie besitzt, ist allemal pflichtwidrig. Bona temporalia contemnere, si ea legitimo modo haberi possint, ea prodigere, si possidentur, nunquam non (siue pro omni casu, allemal) obligationi seu officio hominis aduersatur.

CENSVRA. Haec Thesis, ob additam particulam, *nunquam non*, siue pro omni casu, nulla ratione ferenda est.

Ut omittamus exempla Gentilium, e. g. *Cratis* Thebani [2], qui sola ratione duce felicitatem & quietem in voluntaria abdicatione potius, quam inter diuitiarum spinas, consectabantur: auctor Thesium exemplum domesticum ob oculos habuit in beato Marchione Badensi *Bernardo*, qui partem Marchionatus ad se deuolutam fratri suo *Carolo* donauit. De *Carolo* V, Imperium cum regnis abdicante [3], res est orbi universo notissima. Religiosi omnes

vel

voluntarie bonis, tum habitis, tum juri ad illa, & capacitati etiam, per votum [4] renunciant. Suadet id & probat diuinus Saluator *Matth.* XIX. 23: *Si vis perfectus esse, vade, vende quae habes & da pauperibus, & habebis thesaurum coelo.* An haec omnia contra rationes officii & conscientiae?

The-

---

schlechtweg für ein bonum naturale zu halten, ist schon eine Mönchs-Idee, die außer der Klause ihre große Einschränkung bekommt. Aber bei **Karl V** kam vollends seine Abdankung aus ganz andern Ursachen, als dem philosophischen oder christlichen contemtu bonorum naturalium, her, wie schon die jungen Leute in Mainz aus Hrn. Müllers Lehrbuch wissen. Auch mag hiezu nicht wenig die **Unbäßlichkeit** beigetragen haben, gegen die er la diette *du bois les Indes* (nach **Vandenesse's** Ausdruck) brauchen mußte. "In der **Geschichte** hätte der Concipient die menschlichen Handlungen mit Muße beobachten, u. ihre **Triebfedern** und Folgen untersuchen sollen; so hätte er die **Anwendung** der psychologischen Wahrheiten dabei leichter lernen können": nach Fürstenbergs Rat, oben Heft XXXVII. S. 23. **S.**

4. "*habitis*", aber nicht *habendis* bonis, renunciren die heutigen Mönche bekanntlich, man spaße nur mit **Redens-Arten** nicht. Eine solche Renunciation aber braucht weder Philosophie noch Christentum; vielmer gewinnt Fleisch und Blut dabei, wie sich arithmetisch erweisen läßt. Wer sein Hauß verläßt, das gar keinen Keller hatte, und ein anderes bezieht, wo mer Stückfäßer zu seinem Gebrauche liegen, als er vorhin Bou-

Thesis itaque, ut posita est, quoad primam partem est PESSIME SONANS, PIORUM SENSUI, VERBO DEI, ET CONSILIIS EVANGELICIS CONTRARIA, HAERESIN SAPIENS, ac DOCTRINAE HAERETICORVM, RELIGIOSORVM VOTA IMPROBANTIVM, fauens.

Thesis XXXIV. Aus vernünftigen Begriffen von Gott erhellet, daß Ehrfurcht, Liebe, Dankbarkeit, Anbetung, und Vertrauen auf Gott, die **unmittelbarsten** Folgen der Selbstliebe sind. Ex rationabilibus de Deo ideis clarescit, quod *timor reuerentialis*, *charitas*, gratitudo, *adoratio*, fiducia in Deum, IMMEDIATISSIMAE sequelae sint *amoris sui*.

ANTE CENSVRAM praemittuntur sequentia.

I. Idea quam maxime rationabilis & perfecta de Deo est, non modo, quod sit summum *nostrum* bonum, & finis ultimus, remunerator ac vindex, sed & praecipua ac velut characteristica, quod sit *Ens in se ipso*, summe perfectum, in omni genere perfectionis infinitum; atque *propter se ipsum* omni amore, cultu, adoratione dignissimum. — Ex utroque hoc conceptu consurgit *maxime rationabilis*, quia *adaequata*, de Deo idea, in qua saltem *bonitas* Dei *absoluta* & *in se*, minime negligi aut excludi, imo tanquam dignior & primaria, praecipua attentione, prae bo- [illegible]*ſpectiua* & *quoad nos*, expendenda est.

in Deo *bonitas* [illegible]

actus quicunque elicitur, & per quod in hac praecise specie potius, quam in alia, constituitur. Sequitur, amorem *concupiscentiae* per bonitatem Dei *respectiuam* differre ab amore *beneuolentiae*, qui pro motivo habet bonitatem Dei absolutam. De timore reverentiali & adoratione idem fere est, quod de amore puro, dum & timor reverentialis in suo motiuo non respiciat timentis malum, sed presse eius, qui timetur, offensam, displicentiam, aut contristationem, adoratio vero praecise internam summi Entis excellentiam.

IV. Praemittitur tanquam certum ex propositione damnata inter Bajanas 36ta: amorem etiam naturalem beneuolentiae etsi non supernaturaliter de se meritorium, ex viribus naturae possibilem esse. Propositio 36ta Baii sic habet: *Amor naturalis, qui ex viribus naturae oritur, ex sola Philosophia per Elationem praesumtionis humanae cum injuria Crucis Christi, defenditur a nullis doctoribus.* Constat vero, Baium non impugnasse amorem concupiscentiae, quem reipsa admisit, etsi erronee tanquam malum statuerit; proin dicta propositio respicit amorem naturalem benevolentiae.

V. Sequi unum ex altero *immediate*, est, aut posito uno poni alterum, aut cognito uno absque ulteriori cognitionis medio aut discursu cognosci alterum. *Lemmatis* huius veritas ex Metaphysica & inductione constat, cum omnis sequela respicit aut nexum *rei* cum *re*, aut *cognitionis* cum *cognitione*, & quidem ut sequela sit immediata, absque ul-

Ex his sequitur, Thesistam, nisi quadrata rotundis miscere velit, aut linguam loqui sanae Philosophiae & Theologiae ignotam, in Thesi praesente XXXIV. ponere hunc sensum: „Sequi *ex amore* sui, timorem Dei reuerentialem, amorem &c., posito amore sui, hoc ipso & immediate *poni*; aut *cognito* amore sui, *cognosci* absque alio cognitionis medio amorem Dei, etiam purum, & timorem reverentialem &c., & hanc porro sequelam *clarescere* & *apparere* ex *rationabilibus* de Deo ideis. „

CENSVRA.

Quicunque ex his sensibus assumatur, FALSA multipliciter deprehenditur Thesis haec XXXIV.

Falsum est Imo, *posito actu amoris sui ipsius* poni actum *amoris Dei, timoris reverentialis, adorationis*; cum *formale motivum* amoris sui (ex dictis ad Thesin XII Partis primae) sit *propriarum* appetitionum & utilitatum ratio; amoris vero Dei (saltem puri), timoris reuerentialis, adorationis motiua ratio & specifica, quodcunque proprium hominis Bonum non attendat, sed ab eo plane abstrahat, & pro motiuo proprio internas & *absolutas* Dei perfectiones habeat.

Falsum similiter IIdo, *cognito* actu *amoris sui*, cognosci hoc ipso *immediate*, & absque alio medio, actum amoris Dei, [illegible] reverentialis, adorationis, cum idea amoris [illegible] & comprehensionem (ex

omni amore, adoratione &c. dignissimum; igitur ex hac idea relucet, ex amore sui *immediatissime* sequi amorem Dei, timorem reverentialem, adorationem? Non ex idea Dei *remuneratoris* ac *vindicis* & ut *nobis boni.* Quodsi enim discursum quis velit ita instrui: „Ex idea Dei patet, quod „sit remunerator, vindex, & ab eo pendeat mea felicitas; „ergo si amo me ipsum, debeo Deum amare„; verus quidem erit discursus, at non sequetur *immediate* officium amoris *perfecti*, etiam naturaliter Deo debiti, adorationis &c. quae fundantur immediate in perfectionibus diuinis *in se.* Altius igitur progrediendum & nouis mediis cognoscendum, Deum, nullo etiam attento & insuper habito quocunque bono nostro, in se & propter se, esse amore, timore reverentiali, & adoratione dignissimum; quod sane non est, IMMEDIATISSIME ex ideis Dei elucere, quod amor Dei &c. sint *immediatissima* sequela amoris sui.

Addendum IV^to, si sua huic Thesi veritas constaret, nullum unquam existere posse actum amoris etiam naturalis *puri* (contra Propositionem BAII damnatam nuper citatam): nullus enim actus est sine *proprio* & *specifico* sui *motivo*.

Quodsi itaque *amor sui*, ex hac Thesi XXXIV sit *immediatissimum* principium & fons amoris Dei (etiam puri), timoris reuerentialis &c., & quidem ex Thesi XII Imae partis, principium seu incitamentum fundamentale ...

la velut fons & baſis dicenda eſt: utraque vero utriusque Theſeos aſſertio cum *ſanis Philoſophiae & Theologiae principiis* componi haud poſſe dignoſcitur.

Ex omnibus per ſingulas Propoſitiones hactenus allatis reſultat haec CENSURA SVMMARIA:

Quod in theſibus hactenus diſcuſſis contineantur aſſerta reſpectiue FALSA, INIVRIOSA, MALE SONANTIA, & PIORVM OFFENSIVA, IVRI NATVRAE & VERBO DEI CONTRARIA, HAERESIN SAPIENTIA, & DOCTRINAE HAERETICAE FAVENTIA, prout ad ſingula dictarum Theſium capite & argumenta animaduerſum eſt.

Non intendit tamen Facultas Theologica, hac ſua Cenſura caetereas Propoſitiones omnes, in ſupra nominata Scriptiuncula contentas, & in hac Cenſura praetermiſſas, ulla ratione approbare; ex quibus plures tanquam obſcurius, indefinite & ambigue poſitae, uti a probati Doctoris aut Profeſſoris charactere & methodo abeſſe deberent, ita ſeueriori adhuc Examini ulterius, & reſpectiue judicio, obnoxiae ſunt.

Actum *Heidelbergae* die 28 Nov. 1780.

Ita unanimi Calculo ſentiunt

(L. S.) Decanus, Profeſſores & Aſſeſſores Faculta-

lis Baadensibus *a F. A.* Gall *ex Tiefenbrunn,* & A. Schnitzler *ex Steinbach, ad diem* 16 Martii 1780, quas ad S. *Facultatem* Argentinensem *direxit* CELSISSIMVS *ac* REVERENDISSIMVS PRINCEPS EPISCOPVS SPIRENSIS, *easdem legimus,* & *circa quasdam Propositiones judicium nostrum tulimus* sequenti *modo.*

Pag. 5. Thesis XXII sic habet: *Amor sui est unicus ab ortu inditus ac fundamentalis impulsus hominis.*

Haec Propositio, quatenus dicit, hominem nihil unquam agere, nisi ex amore sui, Experientiae contradicit. Plurimi enim, absque ullo sui amore proprio, se ipsos morti obtulerunt pro salute proximi, pro defensione Patriae, pro veritatis assertione, pro fidei integritate. Nec enim quis dicet, S. Paulum Apostolum ex amore sui egisse, dum ad *Rom.* IX. 3. dicit: . . . *Optabam enim ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis, qui sunt cognati mei secundum carnem* . . . Hinc propositio in hoc sensu sumta est FALSA.

Quatenus vero diceret, Amorem sui esse principium & originem unicam actionum humanarum, ita ut actiones, quae ex proprio hominis amore non nascuntur, sint malae, vel imprudentes; & quasi contra naturam hominis: Propositio haec est ERRONEA & HAERESI PROXIMA. Sequeretur enim ex hoc Propositionis sensu, vel malum esse

DOCTRINAE MORALIS EVERSIVA [5], & concordat cum placitis EPICVRI, SPINOSAE, HOBBESII, HELVETII, ROUSSOVII, aliorumque Philosophastrorum [6], & consequenter IMPIETATI fauet.

Pag. 7. Thesis I sic sonat: *Conserva tuam vitam* * *& omnia, quae spectant ad naturam tuam eiusque perfectionem; hoc est fundamentale officium, quod ratio cuilibet homini erga se ipsum praescribit.*

Haec propositio, quatenus asserit, primarium & fundamentale hominis officium esse, ut vitam suam conseruet, est FALSA [7] & VERBO DEI CONTRARIA.

5. „*Omnis doctrinae moralis euersiva*„ sollte die neue Moral seyn? Von der alten JesuiterMoral, *notamment* von Busembaum, sagt das Arrest de la Cour du Parlement rendu le 6 Août 1761 contre la Société des Jesuites en France p. 5: „seront lacerés & brûlés en la Cour du Palais, au pied du grand escalier d'icelui, par l'Exécuteur de la Haute Justice, comme seditieux, *destructifs de tout principe de la Morale Chrétienne*, enseignant une Doctrine meurtriere & abominable &c. &c. S.

6. Mit Philosoph*after* wirft der ächte Busembaum*ianer* (nicht Busembaumi*after*) unten noch ein parmal um sich! — Man bemitleide den Jameos, der nicht über 5 zälen kan. Man verzeihe ihm auch, eben weil er ein armer Jameos ist, wenn er den InfinitesimalRechner einen Arithmetikaster nennt. Aber wenn er diesen gar mißhandeln will, wer braucht das zu leiden? S.

I. FALSA; quia pro salute proximi, patriae defensione, veritatis assertione, vitam profundere licet, & aliquando ex officio illam proiicere tenemur.

II. VERBO DEI CONTRARIA. *Christus* enim ipse ait *Matth.* X. 28... *Et nolite timere eos, qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potius timete eum, qui potest & corpus & animam perdere in gehennam* .... Hinc officium fundamentale hominis est salus animae, vel adeptio finis ultimi, ad quem creatus est.

Ex hac Censura sequitur, FALSAM esse quoque II[dam] partem Thesis V pag. 8 [Der Mensch ist überhaupt verbunden zur bestmöglichsten Sorge für seine innere Vollkommenheiten, hauptsächlich aber für diejenige, die ihm als Mensch betrachtet, in allen Fällen, und in Beziehung auf die längste Dauer seines Dasenns, die wichtigsten sind].

Pag. 7 eadem, Thesis II sic sonat: *Suicidium in nullo casu potest esse actio officio conformis, potest tamen talis esse mutilatio corporis.*

Haec propositio, quatenus dicit tantum, quod suicidium nunquam possit esse actio facta ex officio, vel ei conueniens, posset dare occasionem judicandi, hanc actionem, licet non posset esse ex officio, non tamen esse contra officium, sed penitus *indifferentem*, quod asserunt communiter hodierni Philosophastri, adeoque favere posset suicidio, quod non satis prohibet: est ergo MALE SONANS.

FENSIVA, ERRONEA, SCANDALOSA, & HAERETICA.

I. FALSA; quia & inter Paganos *Crates* [8], *Thales*, *Bias*, aliique Philosophi, meritam apud omnes laudem ex spretis diuitiis habuerunt; universalis autem haec omnium de eis aestimatio nunquam locum habuisset, si contra aliquod officium egissent opes contemnendo. Nec *Epicteti* dictum laudaretur apud Stobaeum: . . . Non paupertas dolorem parit, sed cupiditas; neque diuitiae metu liberant, sed ratio. Ratione igitur exculta nec diuitias optabis, nec paupertatem reprehendes.

II. Est PIARVM AVRIVM OFFENSIVA; nunquam enim Christiani in animum sibi inducent, Christum ipsum, primos fideles, Sanctosque per singula saecula innumeros, contra officium egisse, dum bona temporalia contemserunt.

III. Est ERRONEA; quia veritas est catholica, paupertatem Evangelica a Christo ut Consilium perfectionem christianam adipiscendi esse propositam, secundum id quod legitur in Euangelio secundum *Lucam* XII. 33: ... *Vendite, quae possidetis, & date Eleemosynam; facite vobis facculos, qui non veterascunt, Thesaurum non deficientem in coelis, quo fur non appropiat, neque tinea corrumpit: ubi enim Thesaurus vester est, ibi & cor vestrum erit.*

IV. Est SCANDALOSA; quia haec propositionis doctrina populos indu[illegible]

nes Religiosos [12], in quibus votum Paupertatis Euangelicae emittitur.

V. Demum est HAERETICA; quia si admitteretur praedictae propositionis doctrina, euidenter sequeretur, Christum Dominum nostrum voluisse suadere actionem officio contrariam juueni illi, ad quem dixit *Matth.* XIX. 21: *Si vis perfectus esse, vade, vende quae habes, & da pauperibus, & habebis Thesaurum in coelo; & veni sequere me.* Contradicitque DEFINITIONI ECCLESIAE circa votum paupertatis.

Pag. 10. Thesi XVI, post assignata quaedam officia erga proximum additur: *Denique ne obliviscaris proprii tui boni, vel propriae utilitatis, promouendo aliorum commoda.*

Haec propositio, quatenus dicit, hunc prudentem modum esse obseruandum, ut aliorum commoda nostris non praeferamus, innuit illud, quoddam genus esse officii, & sic MALE SONAT; cum diuus Paulus certe non peccauerit contra ullum officii genus, scribens in 2 *Corinth.* XII. 14. sqq.: *Ecce tertio hoc paratus sum venire ad vos, & non grauis ero vobis; non enim quaero, quae vestra sunt, sed vos, non enim debent filii parentibus thesaurizare, sed parentes filiis, ego autem lubentissime impendam & superimpendar ipse pro animabus vestris, licet plus vos diligens, minus diligar.*

Pag. 11. Thesis XXII dicit: *Rationes contra Polyga-*

Haec propositio est MALE SONANS; neque enim hoc sufficit ad instructionem alicuius hominis & praesertim Christiani[11]: nam ex hac propositione sequeretur, quod haec sententia, homo non potest simul habere duas uxores, sit tantum probabilior sententia opposita, cum ex ratione, & praesertim ex euangelio, dicta sententia sit omnino certa. *Matth.* enim XIX. 4. Christus ait ad Pharisaeos: . . . *Non legistis, quia qui fecit hominem ab initio, masculum & feminam fecit eos, & dixit: propter hoc dimittet homo patrem & matrem; & adhaerebit uxori suae. & erunt duo in carne una. Itaque jam non sunt duo, sed una caro ...* Quod pariter docuit Apostolus adhuc expressius in Ep. ad *Ephes.* V. 31.

Pag. 14. Thesis XXXIV sic habet: *Ex rationabilibus de Deo conceptibus patet, quod Reuerentia, Amor, Gratitudo, Adoratio, & Fiducia in Deum immediatissime sequantur ex amore sui.*

Haec propositio, quatenus asserit, *immediatissimam* esse connexionem inter amorem sui ceu causam, & amorem ac adorationem Dei tanquam effectum, sanae Theologiae & Philosophiae contradicit.

I. SANAE THEOLOGIAE; communis enim est Theologorum imo unanimis doctrina, Deum a nobis diligi posse propter infinitas, quas ab aeterno in se habet, perfectiones, talisque amoris actus, qui *purus* dicitur, & a plerisque actus Charitatis perfectae vo[...]

stri nostrae aetatis habent amorem sui, eumque tanquam basin & fundamentum omnis doctrinae moralis depraedicant; & tamen plures ex iis nec amant nec adorant Deum, cuius Existentiam quidam etiam impugnant. Inter cæteros consulatur Auctor *systematis naturalis* [12], qui P. I, pag. 134. fuse probare nititur, omnem hominis scopum, omne punctum, omnium officiorum basin, in hoc esse, ut homo se conseruet, suamque existentiam facilem reddat. En certe *amor sui!* Pagina tamen immediate sequente (135 scilicet) asserit, Deum esse Ens chimaericum, ad cuius quoque destructionem omne opus suum conscripsit.

Praedicta ergo Theses germanicae continent Propositiones respetiue FALSAS, ERRONEAS, MALE SONANTES, PIARVM AVRIVM OFFENSIVAS, SCANDALOSAS, DOCTRINAE MORALIS EVERSIVAS, VERBO DEI CONTRARIAS, HAERESI PROXIMAS, HAERETICAS, & IMPIETATI FAVENTES. Dum autem citatas Propositiones censurae subiicimus, non intendimus alias in praedictis Thesibus contentas approbare.

Nec excusandus videtur Thesium auctor ex eo, quod Philosophiam practicam ex ratione tantum doceat. I^{o} enim docet juuenes Christianos, adeoque Moralis philosophica ex [illegible] II^{do} ratio ipsa Religioni

debet famulari [13], adeoque ex ratione nil potest doceri reuelationi contrarium. Illo doctrina ex ratione petita, si Euangelio contradicat, vera esse non potest, cum veritas veritati non opponatur.

Neque approbamus VSVM, has quaestiones tractandi SERMONE VERNACVLO, unde rudibus multiplex SCANDALI [14] occasio dari potest. — Praeterea Iuuenes Philosophiae studentes plerique omnes ad altiora destinantur studia, S. nempe Theologiae, vel Iurisprudentiae, vel Medicinae, quae cum LATINO IDIOMATE tradantur, utilius & conuenientius juuenes in Philosophia eadem lingue imbuerentur.

Atque ita sentimus, & in huius Iudicii fidem subscripsimus.

Argentinae 19 Decemb. 1780.

A.

---

13. Uralt ist der *Flosculus*, und auch philosophisch richtig: die Vernunft muß der Religion famuliren, — wie Augen und Hände dem Wundarzte. Wer wollte, oder könnte, sich dann von einem blinden und lahmen Operateur operiren lassen?

Die Religion steckt in unsern heiligen Büchern: um diese zu verstehen, dazu gehört *ratio* (Menschen Verstand, der selte

A. HIRN, S. Theol. Doctor & Professor, Seminarii Director, & ad S. Petrum Seniorem Canonicus & Scholasticus.

FR. ANT. BRENDEL, S. Theol. & Iur. Canon. Doctor, huius Professor, ac ejusdem Facultatis Syndicus.

FR. PHIL. LOVIS, S. Theol. Doctor ac Professor, S. Facultatis Syndicus, Eminent. Archi-Ep. Eiect. Mogunt. Consiliarius Ecclesiasticus, Summi Chori Ecclesiae cathedralis Argentinensis praebendarius.

F. G. GERBER, S. Theol. Doctor & Professor.

Praesens Censura a Deputatis exarata, in Comitiis extraordinariis, die 21 *Dec.* 1780, lecta fuit, & unanimi suffragio approbata, quod & subscriptione nostra, & appensione maioris Sigilli, testamur.

Argentorati die 22 *Dec.* 1780.

Nomine & loco totius S. Facultatis
FRANC PHIL. LOVIS, S. Theologiae Doctor & Professor, S. Facultatis Syndicus, almae Uniuersitatis Procancellarius.

(L.S.) LANTZ, Rector Uniuersitatis
MEYER Secretarius.

V.

... den Herausgeber, von Hrn. Prof. Feder...

lig, was Obrigkeiten von der Gemeinnützigkeit oder Schädlichkeit meiner Schriften denken mögen. Zwei theologische Facultäten in Pontificalibus verurteilen mich zu gleicher Zeit aufs härteste; indem die eine zu verstehen gibt, die andre aber trocken heraussagt, daß in meinem Lehrbuche Sätze stecken omnis doctrinae moralis euersiuae, Epikurische, Spinozistische 2c., die Gottlosigkeit begünstigende Leren! Diese Aussprüche werden unter Bischöflicher Auctorität publicirt? Dabei sich ruhig verhalten, würde eine schlimme Sache, oder Mangel der Achtung gegen theologische Facultäten, oder Mangel der Achtung gegen sich selbst, verraten. Zwar ist bekannt, daß solche Urteile hundertmal über ungleich verdientere Gelerte gefällt worden sind, und nichts geschadet haben. Und ich könnte besonders diesmal — in meinem Herzen wenigstens — von dem B. v. Sp., der diese Facultäten-Aussprüche durch sein Sigel zu bekräftigen, ohne allen Zweifel in einer sehr guten, seines hohen Amtes würdigen Absicht, sich hat bewegen lassen, an den B. v. Sp., von dem die Welt den vortrefflichen Hirten-Brief vor einigen Jaren erhalten hat, appelliren. Aber die gegenwärtige Sache ist in mancher Rücksicht für mich, und, ich darf hoffen, für den Freund der Warheit und der Aufklärung unsers gemeinschaftlichen Vaterlandes überhaupt, wichtiger, als sie unter andern Umständen seyn würde *.

Ueberhaupt ist es bei den künen Schritten, welche die

Moral über den Haufen stürzt, der ist ein Feind der Tugend und Religion; folglich ein offenbarer Feind aller gesellschaftlichen Ordnung und Glückseligkeit; folglich auch der deutschen StatsVerfassung und aller drei herrschenden Religionen; folglich verdient er, verbrannt —, oder wenn die Auto da fé noch ein pium desiderium bleiben sollten —, aus dem Römischen Reiche verbannt *, zu werden.

Aber mein Interesse ganz beiseite gesetzt, bin ich es vornämlich den vielen mir lieben und zum Teil verehrungswürdigen Katholiken schuldig, die mich mit ihrem Beifall und Zutrauen bisher beehret, die sich meiner Bücher zum öffentlichen Unterricht seit vielen Jaren bedient haben; ich bin es den hohen Obrigkeiten in so manchen katholischen Ländern schuldig, die eben dieses Lehrbuch der praktischen Philosophie in ihren Gymnasien und Universitäten einzufüren befolen haben; ich bin es der Universität, deren Mitglied zu seyn ich die Ehre habe, ich bin es der Aufklärung meines Vaterlandes schuldig, die zwar von den Schicksalen meiner Schriften an sich nicht abhängt, aber für die sich wenig hoffen läßt, wenn diese und änliche Behandlungen Beifall finden, oder nur

* Oder wenigstens, seines Amtes entsetzt zu werden. Da unten am Rhein schleicht ein geistlicher Mann herum, der wirklich ohnlängst einem Großbritannischen Gesandten zugemutet haben soll, "einen gewissen hiesigen Professor, der [illegible]

nur gleichgültig angesehen werden sollten, — zu beweisen, daß kein Epikureismus, keine Begünstigung der Gottlosigkeit, kein Umsturz der SittenLere, in den angefochtenen Sätzen steckt; und überhaupt nicht gleich befürchtet werden muß, wo es etwa mit einer gewissen Feierlichkeit vorgegeben wird.

Hoffentlich wird sich doch niemand daran ärgern, und es zu dreiste finden, daß ein Philosoph es wagt, zweien Theologischen Facultäten zu widersprechen? Facultäten bestehen aus Gelerten, aus Menschen, die irren können; und deren Meinungen, zumal in philosophischen Sachen, so lange und so viel gelten, als ihre Gründe gelten können.

Mit aller Achtung, die ein Gelerter einer Gesellschaft von Gelerten schuldig ist, und unter solchen Umständen beweisen kann, will ich also auf die Corpora delicti das nötige Licht fallen lassen; und unbefangene Beurteiler werden alsdenn leicht einsehen, wo der Feler steckt. Also

Thesis 1. **SelbstLiebe ist der einzige ursprüngliche Grundtrieb des Menschen.** — Ein, wie Gelerte wissen, von je her von einigen verteidigter, von andern verkätzerter Satz. Die Heidelberger Hrn. Theologen haben einiges, was zur Hebung der Misverständnisse dabei dienen kan, ganz richtig bemerkt. Aber nicht alles. Es kan 1. so verstanden werden: jeder Mensch tut alles Gute und Böse, was er tut, in **Rücksicht** auf sich selbst, in **Absicht** auf seine zeitliche oder ewige Wolfart. So ist der Satz aller-
[illegible] für ächte Jugend, und gegen [illegible]

So verstanden, ist es ein Satz, den viele für war halten; den ich ehedem auch für war hielt, aber bei meinen genaueren Untersuchungen über den Trieb der Sympathie, ungegründet befunden, und für ungegründet in eben diesem angegriffenen Lehrbuche §. 8 * und §. 34 aufs deutlichste erklärt habe; und noch ausfürlicher in meinen Untersuchungen über den menschlichen Willen S. 16 folgg. Doch — worauf es hier hauptsächlich ankommt — ist es ein nicht im mindesten gefärlicher Satz, wofern man ihn nicht durch willkürliche Zusätze und Verdrehungen gefärlich macht; d. h., wofern man nicht — wider die nachdrücklichsten Erklärungen derer, die in ihrem System diesen Satz vertragen — aus der Selbstliebe Eigenliebe, Egennützigkeit, Trieb nach sinnlichen Lüsten und zeitlichen Gütern macht: welches alles nicht wesentliche Stücke, sondern nur Modificationen und Ausartungen der Selbstliebe sind. Dies wird hoffentlich schon aus dem bisherigen verstanden werden, aber noch mer erhellen bei der Beleuchtung des dritten, den Hrn. Facultisten so vornämlich mißfallenden Sinns des HauptSatzes; daß nämlich 3. bey der wissenschaftlichen Anordnung der Pflichten und deren Folgerung aus einander, der Grundsatz Liebe dich selbst, Suche dein eigenes wares Beste, deine dauerhafte Vollkommenheit und Seligkeit, füglich zum er-

ersten Grundsätze gewält werden **könne**, und wenn man recht tief * eingehen, und einen in **aller** Menschen Herzen **allezeit** sich findenden Grund für sein System gewinnen will, genommen werden müsse. Denn a) es fällt ja in die Augen, daß dies nicht heiße, **Liebe dich wie ein Thor**, sondern nach Anleitung der besten Erkenntnisse und Anweisungen, die du durch dich selbst oder andre haben kanst; b) daß es nun nur darauf ankomme, was einer für theoretische, oder überhaupt für andere Grundsätze zu diesem Satze hinzunimmt. Nimmt er irrige Sätze mit hinzu, z. Ex. Es ist kein Gott und kein andres Leben: so kan dies zusammen denn freilich abscheuliche Folgen geben. Aber daran ist nicht der erste Grundsatz Schuld. Man neme jeden andern Grundsatz an, den man will, z. Ex. **Handle nach Gottes Willen und Geboten**; und mit Hülfe eines zweiten und falschen Satzes, z. Ex. **Alles was ein Mönch ** sagt, das ist so gut, als ob dirs Gott selbst gesagt hätte**, — ich brauche hier nicht zu dichten; die Geschichte weist es aus, was aus diesen beiden Prämissen oft genug gefolgert worden ist. z. E. Entziehe deinen Verwandten und den waren Armen dein Vermögen, so viel du kanst, und vermach es den überflüßig begüterten Klöstern; zeuch im Lande herum

* Tiefer, als freilich nicht bei jeder Gelegenheit nötig ist. Wenn daher die Hrn. Heidelberger sich auf den Ausspruch ..ch. XXVIII, 37 berufen; so dienet zur Ant... ...er göttliche Lerer nicht den ...

um, und mache der leichtgläubigen Welt ein GaukelSpiel betrügerischer Wunder vor, um das sinkende Ansehen der Religion, d. h. eines herrschsüchtigen MönchsOrdens, mit unter zu heben; Stell dich, als ob du besessen seist, und lästere die Gegner dieses Ordens; Morde den König, u. s. w. So unschuldig nun an diesen Folgerungen der Grundsatz, Handle nach Gottes Willen, ist; eben so unschuldig ist der Satz, Liebe dich selbst, bei dergleichen und allen andern falschen Folgerungen. c) Wenn jener Grundsatz von der verständigen Selbstliebe irgend falsch seyn sollte: so müßte im Gegenteil irgend war seyn, daß es Pflichten, Gebote der Vernunft oder der göttlichen Offenbarung, gebe, die von einem Menschen fodern, daß er zu seinem warren zeitlichen und ewigen Schaden etwas tun soll. Welches Gebot fodert dies? Ich weiß keines; kenne den Gesetzgeber oder Propheten nicht, der es gewagt hätte, den Menschen so etwas anzumuten. Christus hat nicht so gelert. Selbst da, wo er unter sprichwörtlichen Ausdrücken nnd bedingter Weise Gebote gibt, die den natürlichen Trieben am meisten entgegen zu seyn scheinen können, wenn man sie falsch verstehen will; wo er sagt: Reiß den Aug aus, Hau deine Hand ab, und wirf sie von dir; setzt er hinzu: denn es ist dir besser rc. * Und der Apostel sagt: die Gottseligkeit ist zu allen Dingen nützlich, und hat die Verheißung dieses [illegible] künftigen Lebens. Wenn nun [illegible] Tugend [illegible]

Nachdem der *Achilles* der Hrn. Gegner, wie ich hoffen darf, augenscheinlich vernichtet ist: so werden wir mit den übrigen Sätzen, die meist nur, nach dem eignen Urteile der Herren, *male* sonant, nicht viel mer zu tun haben.

Thesis II. **Zeitliche Güter verachten — verschwenden ꝛc., ist allemal pflichtwidrig.**

Wenn die Hrn. Censoren, wie es ihnen beliebt hat, einen Nachdruck auf das **allemal** zu legen, auch eben so einen auf das **verachten** gelegt hätten: so dächte ich, hätten sie gleich einstimmen müßen. Denn a) Güter, die man rechtmäßiger Weise haben kan, an andre **überlassen**, wenn diese sie nötiger haben, oder besser zum Nutzen der Welt gebrauchen können; oder wenn man sich zu schwach fült, um sie selbst ohne Nachteil für seine Tugend zu besitzen, und gemeinnützig anzuwenden — dies, was auch in meiner Moral gut geheissen ist * — dies heißt ja nicht, die Güter **verachten**; wenigstens nicht in der genaven dogmatischen Sprache b) Güter **verachten** ist — Gotteslästerung? Ja, manche würden dieses aus der Vernunft und heil. Schrift beweisen; denn es heißt, **Gottes Gabe verachten**. Aber ich wollte nicht dies sagen, sondern nur **Blödsinn**. Denn Blödsinn ist es doch warhaftig, die beiden conträren Begriffe, **absolute Verachtung** und **Güter**, positive in Einen Satz bringen zu wollen. c) Uebrigens kan ich die Hrn. Censoren in Heidelberg und Straßburg, und [illegible] die mit ihnen gleich fromme Gesinnungen hegen, auf [illegible]

dachte mir vielmer, als Gegenteil meiner Lere, die **Epikurische** Bequemlichkeit, welche divitiis *operosioribus* vallem Sabinani vorzieht, und den Cynischen BettlerStolz, welcher die Reichtümer verachtet, um die Reichen verachten zu können. Diesen Gegensatz mache ich gewönlich bei meinen mündlichen Erläuterungen; und auf einen solchen Gegensatz wird jeder Kenner der philosophischen Moral und ihrer Geschichte am natürlichsten verfallen. Wenn nun meine Hrn. Gegner von ihrem Satze: daß man die Reichtümer verachten dürfe, nicht absehen: so ist es meine Schuld nicht, wenn sie etwa bei Kennern in den Verdacht kommen, daß sie Gönner und Beförderer der Epikurischen Bequemlichkeit, und des Cynischen BettlerStolzes, seyn. Welchen Verdacht ein schlimmerer Gegner damit weiter gelten machen könnte, daß die beiden Facultäten * den Cyniker Krates zur Nachahmung hiebei aufgestellt haben. So wie ich auch das gründlich Ausgewälte und Wolanpassende des Uebrigen, was die Herren Censoren zur Auszierung ihres theologischen Urteils aus den heidnischen Schriftstellern angemerkt haben, ohne Kritik übergehen will; weil es in der Hauptsache nichts tut.

Thesis III. **Aus vernünftigen Begriffen von Gott erhellet, daß Ehrfurcht, Liebe** rc. Die Censoren sagen nicht, daß dieser Satz aus meinem Lehrbuch ... men ist; ich kan mich auch ...

den Verdrehungen seines ersten Grundsatzes von der Selbstliebe hat vorbeugen wollen; b) daß er nicht hat sagen wollen, aus der Selbstliebe allein, und aus einer törigten Selbliebe dazu, wie die Gegner sie willkürlich annemen, nicht aber der Lerer der Weisheit sie beschreibt und zur Pflicht macht; sondern aus einer verständigen Selbstliebe und vernünftigen Begriffen von Gott, folge, ohne alle weitere Zwischenbegriffe rc. Und diese Folge ist so einleuchtend, daß ich Ihre und meine Leser zu beleidigen fürchten müßte, wenn ich sie vordociren wollte. c) Um auch die Herrn wegen ihres amoris puri zu beruhigen, darf man sie ja nur an das Unius positio non est alterius exclusio erinnern. Der Satz, daß vernünftige Begriffe von Gott, und verständige Selbstliebe, Ehrfurcht, Liebe, Dankbarkeit rc. gegen Gott erzeugen, läßt sich mit der Behauptung, daß es eine ganz uneigennützige Liebe gegen Gott geben könne, nicht nur im gemeinen Sinn dieser Worte, wogegen, so viel ich weiß, die angefürte verdammte Meinung des *Baii* stritte, sondern auch, wenn es so erklärt wird, daß ohne alle Rücksicht auf sich selbst diese Liebe zu Gott enstehe, sehr leicht zusammen reimen; wenn man nur nicht mer Lust am Verkätzern als am Vereinigen hat. Denn: unius rei plures possunt esse causae. Die Empfindungen der Religion sind eine unausbleibliche und unmittelbare Folge vernünftiger Begriffe von Gott, und der Selbstliebe; ob sie gleich auch bisweilen ohne

IV. folgenden Satz: **Erhalte dein Leben** rc., ist die Grundpflicht, welche die Vernunft einem jeden Menschen gegen sich selbst rc. Steht denn aber hier nicht mit deutlichen Worten: **gegen sich selbst**; und ist denn also nicht klar, daß hier nicht die Rede sei von der allgemeinsten GrundPflicht, oder dem höchsten Grunde aller Gattungen von Pflichten; sondern nur von der Grundpflicht, nach welcher alle übrige Pflichten des Menschen gegen sich selbst bestimmt und eingeschrenkt werden müssen? Auch heißt es nicht: Erhalte dein Leben, ist die Grundpflicht. Sondern: Erhalte dein Leben **und alles was** zu deiner Natur rc. Ist es denn hiebei noch zweifelhaft, daß der Auctor die Pflichten gegen den Körper sogleich durch die höheren Pflichten gegen die Seele hat einschrenken wollen? Alles dieses würden die Hrn. Censoren leicht eingesehen; und alle die Einschränkungen, die ihnen bey diesem Grundsatze nötig schienen, mit so vielen Worten von mir selbst gemacht und nachdrücklich eingeschärft gefunden haben, wenn es ihnen gefällig gewesen wäre, in mein Lehrbuch hineinzusehen. Und dies, dünkt mich, wäre denn doch nicht übel gewesen; da sie einmal wußten, daß die Theses, die sie censiren sollten, aus diesem Buche ausgezogen sind; und da sie so augenscheinlich ihre BannStralen auf mich gerichtet haben. Aber dann hätten sie nicht verdammen können!

V. Selbst[illegible]

der gänze 16de Satz des Hrn. **Wihrl** ist nicht von mir, und ist gegen meine Art, die einzelnen Teile anzuordnen und auszudrucken. Klar ist aber, daß er nicht hat sagen wollen, man soll **bei jeder einzelnen Handlung** an seine Vorteile denken. Sondern, man müße bei der Verbindung und Bestimmung seiner praktischen Grundsätze, die von den Pflichten gegen andere, und die von den Pflichten gegen sich, zusammen erwägen. Und so verbindet sie ja auch Christus in dem Ausspruche: **Liebe deinen Nächsten wie dich selbst,** und befielt, daß die erstern durch die Rücksicht auf die andern bestimmt werden sollen.

Endlich ist der Grundsatz, **die Gründe wider die Vielweiberei haben das Uebergewicht,** den Hrn. Censoren nicht stark genug ausgedruckt, **zur Instruction eines Christen.** Nun aber a) ist ja der Philosoph nicht der **einzige** Instructor der Christen. Oder soll er? b) Können wol schwerlich die Strasburger Theologen einen **geometrischen** Beweis füren, daß die Vielweiberei **wider das** absolute **NaturGesetz** sei, und ihre Klugheit wird ihnen nicht erlauben, dies zu unternemen; denn sie wissen, was für Einwürfe ihnen gemacht werden können. Gleich würde ich ihnen zu überlegen geben, was mich neulich einer ihrer rechtgläubigen Mitbrüder in der Philosophie * gelert hat, daß Gott den Erzvätern die Vielweiberei erlaubt habe, um die **Bevölkerung unter den Frommen** zu begünstigen. c) Aber, sagen sie,

breche ab, und ziehe nun, mit aller schuldigen Achtung für die Hrn. Gegner, aber auch für Logik und Warheit, meine SchlußFolgen:

1. daß die Hrn. katholischen Theologen in Heidelberg und Strasburg nicht sehr fein und nicht sehr billig darinne gehandelt, daß sie meinen Namen und mein ehrliches unschuldiges Buch mit so unsaubern Beinamen in Gesellschaft gebracht haben; bei Gelegenheit zu einer Disputirübung bestimmter Sätze *, die sich sehr gut, ohne mich einzumischen, hätten censuriren lassen:

2. daß wenn sie mich hätten censiren wollen — wie es denn einem jeden frei steht, über gedruckte Sachen seine Meinung zu sagen — sie die Sätze, wie sie in meinem Buche stehen, cum antecedentibus, & consequentibus, hätten ansehen müßen. So würden sie sich vor dem, kaum venialen Versehn bewart haben, daß sie

3. mir abscheuliche Meinungen angeschuldiget, wovon das klare Gegenteil in meinem Buche steht;

4. daß sie Sätze verdammt haben, die nach der Vernunft und nach der Lere Christi war sind; endlich

5. daß sie, vermöge dessen, was sie beigebracht haben, zu keinem härtern Urteile über die quästionirten Sätze begründet waren, als: Male Sonant *nobis*; welches so viel heißt, als: "Wir wissen nicht, wie wir die Sätze versteh[en sollen]
wollen; nach [...]
[...]

VI.

Parallel zwischen der Jesuiter- und Rabbinen-Moral, in Absicht auf die LehrMethode.

Sind wir dann alle samt und sonders, Katholiken und Protestanten ohne Unterscheid, die wir uns in unsern öffentlichen DruckSchriften sowol, als in unsern Universitäts-Vorlesungen über NaturRecht, Politik, und praktische Philosophie, zur sogenannten neuern Moral bekennen: sind wir alle — und unsrer sind sehr viele —, weil wir keine Scholastiker mer sind, Epikurer, Spinozisten, Verräter der Religion, Zerstörer aller Sittlichkeit? Und sollen wir das so hinnemen, wessen uns ein ge unbekannte Geistliche in Strasburg und Heidelberg, im Angesichte unsrer Obern und des ganzen Publici, dessen Achtung und Zutrauen zu gewinnen, wirs uns sauer werden lassen, ungescheut bezüchtigen?

Freilich ist sie neu, diese Art die Moral zu behandeln; und wir sind also Neoteriker. Aber ist dann alles Neue schlecht, irrig, und verdammlich? neue Astronomie Mayers und Eulers, gegen des Ptolemäus seine? neue Logik Locke's, gegen das Organon? neue Physik Muschenbröcks, gegen der Scholastiker ihre? neue FinanzEinrichtung Neckers, gegen Terray's seine? — Füren die Herrn ein TaschenTuch, oder wischen sie sich noch an den Ermel? jenes ist ja auch neoterisch, und [illegible] Kammerherrn, erst seit D.

streng, und steigt daher bis zu allgemeinen unwandelbaren Grundsätzen hinauf: aber Grundsätze wollen die Herrn von der alten Moral überhaupt nicht leiden, sie haben ihre Ursachen dazu; und die von den neuern Moralisten angegebene Grundsätze verstehen sie nicht, und censuriren sie doch!

Die alte Moral des Talmuds und Busembaums ist nicht Moral, sondern Casuistik, ohne System, ohne Grund und Zusammenhang, folglich ohne alle vernünftige Ueberzeugung. Diese Casuistik I. beweist entweder gar nicht, oder sie beweist II. aus der Bibel; citirt aber oft Sprüche, die auf ihre Sätze wie eine Faust aufs Auge passen; zieht Schlüße aus VorderSätzen, die nicht besser daraus folgen, als Gleichwie der Löw ein grimmig Tier ist rc.; und mißhandelt solchergestalt das Wort Gottes durch eine AuslegungsKunst, die jeden ehrlichen Freund der Religion schaudern machen muß. Diese Casuistik III. beweist ferner aus Meinungen anderer Theologen und Rabbinen: so sagt *Sa*, so R. *Akibah*, so *Suarez*, so R. *Meir*. Was geht das den Selbstdenker an, was *Sa* und R. *Meir* gedacht haben? IV. Sehr viele wirklich wichtige, für Sitten und Stat angelegne moralische oder GewissensFragen, übergeht sie gänzlich: dafür V. ist sie voller Zoten, und handelt mit grübelnder Genauigkeit Dinge ab, deren Entscheidung dem Menschenverstande, der Schamhaftigkeit, und dem stillen Gewissen, überlassen werden sollte.

Die neue Moral will erst Menschen bilden, ehe sie

Wasser sprach Got: **fleuß berg ab**; und zum Menschen sprach er wie zum Wurme: **liebe dich, suche deine Lust, sei glücklich.** Dies tut der Mensch; dies darf, dies kan, dies muß er tun, und anfangs weiter nichts. Aber einmal so in Tätigkeit gesetzt, hebt er sich allmälich zur Kenntnis seines Schöpfers und seiner Ewigkeit empor, erfindet neue Arten des Glücks, folglich neue Pflichten, und kriegt neue Triebe. Diese neuen Triebe, samt ihrer natürlichen EntstehungsArt, beschreibt die **neue** Moral psychologisch oder historisch. Diese neuen Pflichten beweist die **neue** Moral logikalisch: nicht weil sie R. Akibah oder Sporer leren, sondern weil ein Ding unmöglich zugleich seyn und nicht seyn kan.

Busembaum, und sein ganzer Orden, und alle seine Schüler, wollen keine **Grundsätze**, sondern blos eigene oder fremde **Auctoritäten**. Jenes fodert DenkungsKraft, dieses ist meist Einfall und anmaßliche Gesetzgebung. Die Gelerten, die vor einigen MenschenAltern sich allzuviel mit dem Talmud abgegeben hatten, beschuldigte man nicht ohne Grund, daß sie alle MenschenLogik verlernt hätten. Und wer beim Busembaum aufgewachsen ist: ist warscheinlich auf immer unfähig, einen Ferguson oder Hutchesen zu begreifen, und die Falten, die ihm jener gedrückt hat, aus seiner Seele auszuplätten. Auch verträgt sich das Denken mit der AuctoritätsMethode überhaupt nicht: denn so bald man denkt und schließt, stehen ja so viele Aussprüche von dem und jenem Rabbi wie nackter Unsinn da. — Endlich muß schon das einem Jesuiten die Methode von Grund[illegible]

gegen gesetzte Meinung nicht einmal probabilis sei! Aber was leren nun, theoretisch und praktisch, die Herren in Polozk? . . . . .

Diese moralischen Grundsätze verstehen die Concipienten obiger Responsen nicht; und blos darum, wie ich hoffe, legen sie sie verkert und gehäßig aus. Neue, feine, abgezogene Ideen foderten neue Ausdrücke. Die Schöpfer dieser Ideen, die Reformatoren der Moral, wollten für solche keine neue Wörter erschaffen; sie behielten die alten bei, und sonderten nur, durch sorgfältige Bestimmungen, die groben und andre NebenIdeen ab. Aber nicht alle ihre Leser sind dieser verabredeten Absonderung fähig. Der Chemiker spricht von Erde, und versichert, die Bestandteile der tierischen Faser seien von Erde: der Ackermann denkt an ErdSchollen, und wundert sich nun, daß ein Stück Schweinefleisch Erde seyn soll. Helvetius sagte, alle Ideen reducirten sich zulezt auf das Gefül: jemand fragte ihn, wie man ein Dreieck füle? Spricht die neuere Moral von Selbstliebe? so denkt der Busembaumianer an Eigennuz: von Lust? an Fleischeslust: von Natur? an die ErbSünde: von Trieben? an *stimulos*.

Von dieser neueren Moral selbst, hier eine Probe zu geben, halte ich für überflüßig. Hundert Bücher von der Art, von allerlei Nationen in allerhand [illegible] ben, sind heut zu [illegible]

sembaum wollte ich deutsch übersetzen; ich fülte aber die Warheit dessen, was der Strasburger Concipient oben S. 245 gesagt: ex usu, has quaestiones [der alten Moral] tractandi sermone *vernaculo*, rudibus [d. i. solchen, die an dergleichen Lectüre nicht gewont sind] multiplex *Scandali* occasio dari potest.

I. Probe von der Moral der Jesuiten.

Aus *Busembaum* (s. oben S. 220) T. I, p. 67, n. 55.

Si mulier non in particulari, sed in genere tantum, aliquos in se scandalizandos putet, modo eorum lasciuiam non intendat, nec ei placeat (licet ei placeat, quod laudetur ut formosa): non videtur teneri abstinere ab illo ornatu etiam superfluo sub mortali; v. gr. fucando faciem, imo etiam denudando ex communi consuetudine pectus: nisi tamen denudatio vel ornatus esset valde turpis per se, ac directe ad libidinem prouocans. Ratio est, *tum* quia est scandalum potius acceptum quam datum, & ornatus ille ac pulchritudo remote tantum ad peccatum prouocant, ut docent *Laym.* & *Bon.*; *tum* quia nimis graue esset illi sexui, praesertim si maritum quaerant, perpetuo sic abstinere, cum illa occasio sit uniuersalis & perpetua; nec formosiores unquam licite irent foras, cum pulchritudo naturalis plus noceat quam artificialis. Plura de hac re vide apud *Dian.* T. I. R. 37, *Bardel.* L. III. d. 5. n. 13. ... feminam nudum pectus gerentem ...

hoc per ſe eſſe peccatum mort·le, quia per ſe aliis graue ſcandalum offert: & hoc probari inquiunt ex SS. Patribus, qui *huiusmodi* conſuetudinem magnopere increpant. Cum ego [*Alphonſus* de *Ligorio*] munus Cóncionatoris geſſi; pluries etiam hunc pernicioſum uſum fortiter conatus ſum exprobrare: ſed cum hic officium agam *Scriptoris* de *ſcientia morali*, oportet ut dicam, quod juxta veritatem ſentio, & quod a DD. didici. Non nego, I. quod illae feminae, quae hunc morem alicubi introducerent, ſane grauiter peccarent. Non nego, II. quod denudatio pectoris poſſet eſſe ita immoderata, ut per ſe non poſſet excuſari a ſcandalo graui, tanquam valde ad laſciuiam prouocans: uti bene ait *Sporer* de V *Praec.* cap. 1. n. 39. Dico verum, III. quod ſi denudatio non eſſet taliter immoderata, & alicubi adeſſet conſuetudo, ut mulieres ſic incederent; eſſet quidem exprobranda, ſed non omnino damnanda de peccato mortali. Id tenent communiſſime *Nauarrus*, *Cajet.* *Leſſius*, *Leym.* *Bon.* *Salm.*, & alii plurimi.

Navarr. Summ. c. 23. n. 19 ſic ait: "Neque etiam feminae mortaliter peccant oſtentantes pectora nuda, quo pulchriores videantur, abſque alia mala intentione mortali; quia nullo jure naturali diuino aut humano, ſaltem ad mortale obligante, vetatur". — Idem dicit *Cajeta-nus* in 2. 2. q. 169 art. 2 verſ. 2 [illegible]
ribus nudum alicubi [illegible]

de VI Praec. cap. 3. num. 16, cum *Sylv. Fill.* &c. (contra S. *Antoninum*, *Roſ.* & *Eliz.*); quia (dicunt) pectus non eſt pars vehementer prouocans ad laſciuiam. — Videtur etiam huic adhaerere S. *Thomas* 2. 2. q. 169 art. 2, ubi loquens de ornatu ſuperfluo mulierum (ut patet ex 3 objectione), ſic ait: "Et ſi quidem hac intentione ſe ornent, ut alios prouocent ad concupiſcentiam; mortaliter peccant. Si autem ex quadam leuitate, vel etiam ex quadam vanitate propter jactantiam quandam; non ſemper eſt peccatum mortale, ſed quandoque veniale". Deinde addit: "In quo tamen caſu poſſent aliquae excuſari, quando non fieret ex aliqua vanitate, ſed propter contrariam conſuetudinem: quamuis talis conſuetudo non ſit laudabilis". — Deridet autem *Roncaglia* hanc rationem conſuetudinis excuſantis, dicens: "Poteſtne quaecumque conſuetudo dare jus ad id, quod aliis de ſua natura praebet grauem occaſionem peccandi"? Sed immerito deridet: nam patet, quod conſuetudo ſic incedendi non quidem dat ius ad id, quod eſt contra jus naturale, ſed bene diminuit vim concupiſcentiae; ubi enim non eſt mos, maius ſcandalum dabunt illae mulieres, quae brachia aut crura oſtendent, quam eae que pectus (modo denudatio ſit moderata), ubi talis viget conſuetudo; quia aſſuefactio efficit, ut viri ex tali viſu minus moueantur ad concupiſcentiam, prout experientia conſtat. SS. autem Patres aut modo concionatorio ſunt locuti, vel de uſu im-

eiusmodi feminae denudatione pectoris non raro quaerunt inhoneste appeti a viris, ut illos sibi irretiant & captiuent; & hanc ob causam, recte putat *Eliz.*, plures feminas damnationem pati. Hinc non dubito, quod huiusmodi indecens mos enixe a Praedicatoribus & Confessariis, quantum fieri potest, coercendus est & extirpandus. Audiatur id, quod docet D. *Antonin.* P. 2 tit. 4 cap. 5, ubi, quamuis detestur enixe usum mulierum, ostendendi ubera, quando talis usus esset valde immoderatus, prout refert adere in partibus Rheni, his verbis: "Si enim de usu patriae est, ut mulieres deferant vestes versus collum scissas usque ad ostentationem mammillarum, ut in partibus Rheni valde turpis & impudicus est talis usus, & ideo non seruandus"; attamen in sequenti §. *In quantum* addit: "Si enim mulier ornet se secundum decentiam sui status, & morem patriae, & non sit ibi multus excessus, & ex hoc aspicientes rapiantur ad concupiscentiam eius; erit ibi occasio potius accepta quam data: unde non mulieri, sed ei soli qui ruit, imputabitur ad mortale. Poterit autem esse tantus excessus, quod erit occasio etiam data". Sic denique concludit: "Ex praedictis igitur videtur dicendum, quod ubi in huiusmodi ornatibus Confessor inuenit clare & indubitanter mortale, talem non absoluat, nisi proponat abstinere a tali crimine ...

est clare ...

absoluendum, & diuino examini dimittendum. Fateor tamen, quod & Praedicatores in praedicando, & Confessores in audientia Confessionum, debent talia detestari, & persuadere ad dimittendum, cum sint nimia & excessiua; non tamen ita indistinctae, esse mortalia".

II. Probe von der Moral der Rabbinen.

aus der Mischnah oder dem Texte des Talmuds, übersetzt von Rabe Th. III (Onolzbach, 1761, 4) S. 77 folg. und S. 249 folg.

Dieses sind die Arbeiten, welche ein Weib ihrem Mann verrichten muß: das Mehl malen, backen, waschen, kochen, ihr Kind säugen, ihm das Bette machen, und in Wolle arbeiten. Hat sie eine Magd mitgebracht (oder soviel, daß man eine Magd dafür kaufen kan): so darf sie nicht mer malen, backen, und waschen. Hat sie 2 Mägde: so darf sie nicht mer kochen, noch ihr Kind säugen *. Hat sie 3: so darf sie auch das Bette nicht mer machen, noch in Wolle arbeiten. Hat sie gar 4: so darf sie im Sessel sitzen (und gar nichts mer tun, auch nicht einmal etwas holen. Doch gibt man ihr als einen guten Rat, dem Manne den Becher einzuschenken, auf das Bett die Decke zu breiten, und ihm das Gesicht, Hände, und Füße zu waschen, weil sich solches vor keine andere WeibsPerson schickt). R. *Eliejer* aber sagt, wenn sie auch hundert Mägde mitgebracht; solle er sie anhalten, in Wolle zu arbeiten, indem der Müssiggang Gelegenheit zu Lästern gebe. R. *Schimeon* der Sohn Gamaliels sagt daher

her, wenn auch jemand durch ein Gelübd es verredet habe, daß sein Weib keine Arbeit mer tun solle; so müsse er sie von sich lassen, und ihr ihre Krusah geben, indem der Müßiggang sie sonst melancholisch machen würde (wenn sie immer sitzen, und nichts tun sollte. Die Halachah ist nach R. *Eliejer*: indem sonst nach R. *Schimeon* sie sich mit Lustbarkeiten zu schaffen machen, und also die Melancholie vertreiben könnte, welches aber zu Lastern Anlaß geben würde).

Wenn es jemand verredet hat, seinem Weibe ehelich beizuwonen (indem er gesagt, der Genuß deiner Beiwonung soll mir verboten seyn; denn wenn er gesagt: der Genuß meiner Beiwonung soll dir verboten seyn, wäre es ungültig, weil es bei ihm eine Pflicht ist, deren er sich nicht entsagen kan): so darf er sie nach den *Schammaeauern* 2 Wochen, nach den *Hilletianern* nur noch 1e Woche, behalten * (hernach muß er sie, wenn er nicht indessen jemand findet, der ihn von seinem Gelübde loszälet, von sich lassen: und das gilt auch von einem Kameltreiber oder Schiffmann. Die Studirenden, welche Studirens wegen an andre Orte reisen müssen, haben auch, ohne Erlaubnis von ihren Weibern zu haben, 30 Tage (die andern Gelerten räumen denselben 2 bis 3 Jar ein, von ihren Weibern Studirens halber abwesend zu seyn), Arbeitsleute aber (welche an einem andern Ort arbeiten 1e Woche, Zeit. Die im Gesetz 2 Mos. XXI. 10 gedachte EheSchuld, sollen junge Leute, die sonst nichts zu tun haben, alle Tage, Arbeitsleute 2mal die Wo-

che, Eseltreiber (welche Getreide aus benachbarten Orten zufüren) einmal die Woche, Kamelt eiber (welche weiter her Waren holen) 1mal in 30 Tagen, und Schiffleute 1mal in 6 Monaten, leisten. Dieses ist die Meinung R. *Eliesers*. (Wenn ein Mann eine Handtirung ergreifen will, welche ihn auf längere Zeit, als seine bisherige, von seinem Weibe absondert: kann sie es verweren, außer nur dieses nicht, wenn er sich dem Studiren im Gesetz widmen will).

R. *Jehudah* sagt, ein lediger Mensch soll kein Vieh weiden, und zween ledige sollen nicht unter einer Decke schlafen (Unzucht zu vermeiden): die andern Gelerten aber erlauben es (weil die Israeliten dieser Sünden nicht verdächtig sind). Alle die, deren Handtirung mit Weibern zu schaffen hat, sollen nicht mit Weibern alleine seyn (wenn ihrer auch viele wären, indem sie zu vertraut gegen solche Mannspersonen sind): so soll auch niemand seinen Son eine solche Handtirung lernen lassen. R. *Meir* sagt, jederzeit soll man seinen Son eine unschuldige und leichte Handtirung lernen lassen, und (ohne auf das, was am meisten einträgt, zu sehen) den anrufen, dessen Reichtum und Vermögen ist; indem keine Handtirung ist, wobei nicht Armut und Reichtum statt habe. Dann weder Armut noch Rechtum kommt von der Handtirung her, sondern von dem Verdienst eines jeden. R. *Schimeon* der Son Elieser sagte: "Hastu dein Lebtag ein Tier oder einen Vogel gesehen, so eine Handtirung hat? Dieselben nären sich ohne Mühe: und sie sind doch nur erschaffen, mir zu die-[illegible] bin erschaffen, meinem Schöpfer zu dienen. Ist [illegible] ohne Mühe nicht wäre? [illegible]

Die Hirten hüten Schaden, und die Krämer mengen ...
ser unter Wein, und Spreu unter Korn). R. ...
dah sagt in seinem eignen Namen: die meisten Esel...
der sind Bösewichter (als Räuber); die meisten Kam...
Treiber sind ehrlich (weil sie in den Wüsten sich im...
fürchten müssen); die meisten Schäfer sind fro...
(um der steten Gefar willen); der beste unter den Aerz...
gehört in die Hölle (weil sie keine Krankheit scheuen, so ...
ben sie auch keine Demut für Gott, und bringen manch...
die Leute um, und heilen die Armen nicht, die sie heilen kön...
ten); der ehrlichste unter den Fleischern ist Amale...
Geselle (indem sie viel Fleisch, so trephah ist, verkaufen...
R. *Nehorai* sagte: Ich will alle Handtirungen von ...
Welt faren lassen, und meinen Son nichts als das Ges...
leren; denn davon genießt ein Mensch die Belonung in di...
ser Welt, und das Capital bleibt ihm stehen bis in jene Wel...
Mit allen übrigen Handtirungen ist es nicht also beschaffen...
Wenn ein Mensch krank oder alt wird, oder sonst in Un...
glück kommt, und seiner Arbeit nicht abwarten kan: muß e...
Hungers sterben. Mit dem Gesetz aber verhält es sich nich...
also: dasselbe bewaret einen Menschen vor allem Bösen in...
seiner Jugend, und gibt ihm noch Trost und Hoffnung im...
Alter. In der Jugend heißet es Jes. XL, 31: die auf...
den Herrren harren, kriegen neue Kraft, und im Al...
ter Psalm XCII, 15: sie werden noch im Alter Frucht...
tragen. So heißt es von unserm Vater Abraham, ...
... 1 Mos. XXIV: Abra...